

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année Scolaire 1930-1931 N° 16

LA MÉDECINE POPULAIRE EN PROVENCE

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la FACULTÉ de MÉDECINE et de PHARMACIE de LYON

et soutenue publiquement le 5 Novembre 1930

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Georges CAUVIN

Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire

Né le 25 Avril 1907 à TOULON (Var)



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU

42, Quai Gailleton, 42

1930

LA MÉDECINE POPULAIRE EN PROVENCE

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année Scolaire 1930-1931 N° 16

LA MÉDECINE POPULAIRE EN PROVENCE

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la FACULTÉ de MÉDECINE et de PHARMACIE de LYON

et soutenue publiquement le 5 Novembre 1930

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Georges CAUVIN

Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire

Né le 25 Avril 1907 à TOULON (Var)



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU

42, Quai Gailleton, 42

1930



PERSONNEL DE LA FACULTE

Doyen honoraire	M. L. HUGOUNENQ
Doyen	M. J. LEPINE
Assesseur	M. ROLLET

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. AUGAGNEUR, CAZENEUVE, ROQUE, LANNOIS, HUGOUNENQ, ROCHET, BARRAL.

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. PIC
Cliniques chirurgicales	PAVIOU
Clinique obstétricale et Accouchements	TIXIER
Clinique ophtalmologique	BERARD
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	VORON
Clinique neurologique et psychiatrique	ROLLET
Clinique des maladies des enfants	NICOLAS
Clinique des maladies des femmes	LEPINE (J.)
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	MOURIQUAND
Clinique des maladies des voies urinaires	VILLARD
Clinique chirurgicale, infantile et orthopédie	COLLET
Physique biologique, Radiologie et Physiothérapie	GAYET
Chimie biologique et médicale	NOVE-JOSSERAND
Chimie organique et Toxicologie	CLUZET
Matière médicale et Botanique	FLORENCE
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	MOREL
Anatomie	BRETIN
Histologie	GUIART
Physiologie	LATARJET
Pathologie interne	POLICARD
Pathologie et Thérapeutiques générales	DOYON
Anatomie pathologique	FROMENT
Chirurgie opératoire	CADE
Médecine expérimentale et comparée et bactériologie	FAVRE
Médecine légale	PATEL
Hygiène	ARLOING (F.)
Thérapeutique	ETIENNE MARTIN
Pharmacie et Pharmacologie	COURMONT (P.)
Hydrologie thérapeutique et climatologie	SAVY
	LEULIER
	PIERY

PROFESSEURS TITULAIRES SANS CHAIRE

Chargé d'un cours de Pathologie externe	MM. VALLAS
Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN

CHARGES DE COURS COMPLEMENTAIRES

Anatomie topographique	MM. THEVENOT (Léon)
Puériculture et hygiène de la première enfance	RHENTER
Chirurgie expérimentale	TAVERNIER
Applications du radium	NOGIER
Stomatologie	TELLIER

AGREGES

MM.	MM.	MM.	MM.
NOGIER	CHALIER (Joseph)	MARTIN (Joseph)	CHAMBON
ROCHAIX	NOEL	ROCHET (Ph.)	CIBERT
RHENTER	DUMAS	WERTHEIMER	EPARVIER
MAZEL	DUFOUT	GATE	GUILLEMINET
SANTY	DEVIC	BERNHEIM	MORENAS
CHALIER (André)	GABRIELLE	DECHAUME	ROCHE
	MANCEAU	POLLOSSON	REBATTU ch.

M. BAYLE, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THESE

MM. GUIART, président ; DUMAS, assesseur ;
DUFOUT et MORENAS, agrégés

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON GRAND-PÈRE

A MES GRANDS-PARENTS

A MES PARENTS

En témoignage de ma tendresse
filiale et de ma profonde reconnais-
sance.

A MON FRÈRE ET A MA BELLE-SŒUR

A MON NEVEU

A MA FAMILLE

A MES AMIS

A MES CAMARADES

A MES PREMIERS MAITRES
DE L'ECOLE ANNEXE DE MÉDECINE NAVALE DE TOULON

A TOUS MES MAITRES
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON
ET DE L'ECOLE DE SANTÉ MILITAIRE

A MES JUGES

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE,

MONSIEUR LE PROFESSEUR J. GUIART

*Professeur de Parasitologie et d'Histoire de la Médecine
à la Faculté de Médecine de Lyon
Professeur à l'Université de Cluj (Roumanie)
Chevalier de la Légion d'Honneur*

MONSIEUR LE PROFESSEUR,

Depuis le moment où vous avez bien voulu me faire le très grand honneur d'accepter la présidence de cette thèse, vous n'avez cessé de me prodiguer vos conseils pour la documentation et la rédaction de mon travail.

Veillez trouver ici l'expression de mes sincères remerciements et de ma profonde gratitude.

LA MÉDECINE POPULAIRE EN PROVENCE

Introduction

Le touriste, qui, attiré par la renommée de la Provence; la visite au cours d'un voyage ou même y séjourne quelque temps, peut apprécier son soleil, son climat, ses sites merveilleux, mais n'aura de ses habitants qu'une idée **factice**.

En effet, ce qui l'attirera particulièrement, ce sera cette côte qui, de Marseille à Nice, offre un spectacle dont le charme toujours varié et plein d'imprévu a séduit depuis bien longtemps les étrangers. Mais, sur ce ruban cosmopolite, il rencontrera certainement plus de gens venus de toutes les contrées du monde que de véritables Provençaux. Ceux-ci, d'ailleurs, depuis très longtemps noyés au milieu d'une foule si disparate, paraissent avoir perdu peu à peu les caractères de leur véritable origine.

Il faut vivre dans le pays, il faut connaître les habitudes, les mœurs, la langue des habitants pour voir percer sous le vernis superficiel que leur a donné le contact permanent avec les étrangers l'originalité de la race.

Mais c'est surtout dans l'intérieur que l'on peut le

mieux sentir l'âme de la Provence, soit dans l'immense plaine que traverse le Rhône, soit dans toute la contrée située entre le Rhône et les Alpes et que séparent de la côte les monts de l'Esterel et des Maures, ceux-ci plongeant dans les flots bleus leurs derniers contreforts à la végétation luxuriante et aux riches senteurs, ceux-là leurs roches arides et dénudées mais flamboyantes sous les feux du soleil. Car si, dans la vie journalière, les Provençaux au courant du progrès paraissent avoir évolué avec le siècle, leur mentalité, au fond, reste profondément traditionaliste et les vieilles superstitions, les vieux préjugés, bien que de plus en plus cachés, continuent à guider leur vie.

Nous sommes toujours restés surpris, notamment, de voir à quel degré les antiques croyances en matière de médecine demeurent ancrées dans l'esprit des Provençaux. En effet, le plus souvent, dans les villages, la thérapeutique populaire est appliquée en premier lieu et c'est en désespoir de cause que l'on a recours au médecin.

Il nous a paru intéressant de recueillir le plus grand nombre possible de ces moyens de guérir, vraiment curieux. Bien que, depuis plus de deux ans, nous nous soyons attachés à cette moisson pendant nos séjours en Provence, il est bien évident que la glane serait encore abondante dans un champ si étendu. Mais les faits rassemblés seront, croyons-nous, suffisants pour nous permettre d'apprécier si l'on peut établir une relation quelconque entre la médecine populaire et la médecine scientifique, si ces pratiques ne sont pas nuisibles plutôt qu'utiles aux patients qui s'y soumettent

et si elles ne doivent pas être énergiquement combattues par le médecin installé dans ces régions.

Nous nous proposons d'étudier, dans un premier chapitre, les origines et les caractères de la race provençale. Nous passerons successivement en revue, les préjugés qui influent sur la vie, la nourriture, la prophylaxie des maladies.

Dans un deuxième chapitre, nous considérerons les remèdes populaires d'origine végétale ou animale, ainsi qu'un certain nombre de remèdes bizarres.

La thérapeutique par suggestion, avec, d'un côté, les procédés de magie, les incantations; de l'autre, les prières, les pèlerinages aux saints protecteurs et aux saints guérisseurs, constituera le troisième chapitre, auquel nous rattacherons un paragraphe concernant le culte des eaux, des pierres, des arbres.

Nous étudierons enfin l'évolution de ces croyances en examinant les rapports de la médecine populaire et de la médecine scientifique.

Nous concluerons en indiquant quel est, à notre avis, le rôle que doit jouer le médecin.

Pour notre documentation, il nous a fallu faire appel à de nombreux concours: puiser dans la littérature provençale, où nous avons trouvé, surtout dans les ouvrages en quelque sorte dictés par le folk-lore local, de nombreux éléments intéressants; avoir recours à tous ceux qui se sont occupés de la vie et des mœurs provençales. Mais ce sont surtout les vieux médecins de village qui, s'étant vus souvent opposer la thérapeutique populaire ou l'influence d'un guérisseur réputé, nous ont fourni de précieux renseignements.

Enfin, grâce à notre connaissance de la langue et de la mentalité des habitants, nous avons pu interroger bon nombre de vieilles gens et par là nous est venue une documentation que nous n'aurions pu avoir sans cela.

Qu'il nous soit permis de remercier ici :

M. Fontan, conservateur du Musée de Toulon, félibre majoral, qui nous fit bénéficier de ses souvenirs personnels et nous confia une de ses œuvres manuscrites fort intéressante sur les « événements cardinaux de l'existence » ;

M. Henseling, conservateur de la Bibliothèque municipale de Toulon, qui voulut bien nous permettre d'aller consulter à notre gré les ouvrages qui pouvaient nous intéresser et mit à notre disposition des documents inédits très précieux ;

M. Saintyves, président de la Société de folk-lore de Paris, qui nous donna de précieux conseils pour la recherche de notre documentation ;

M. le Docteur Marignan, de Marsillargues (Hérault), administrateur du « Museon Arlaten », grand érudit en matière de folk-lore, qui voulut bien chercher pour nous, dans ses documents amassés pendant soixante ans, ce qui lui paraissait le plus typique en matière de thérapeutique populaire ;

M. le Docteur Fallen, d'Aubagne, ancien capoulié du Félibrige, qui nous communiqua de nombreux faits curieux tirés de son expérience personnelle et de sa parfaite connaissance de tout ce qui touche la Provence et les Provençaux ;

M. Livet, pharmacien à Grasse, qui voulut bien nous

confier un vieux livre très intéressant sur « la médecine et la chirurgie des pauvres », datant de 1711.

Enfin, ma profonde reconnaissance va vers vous tous, médecins, pharmaciens de village et Provençaux de vieille souche qui m'avez, avec une cordiale spontanéité, fourni dans la mesure de vos moyens, cette documentation que je voulais la plus abondante possible.

Soyez remerciés aussi, vieilles gens qui, souvent collaborateurs inconscients, m'avez en partie dévoilé vos secrets et permis de connaître mieux encore l'âme de mon pays.

La race provençale

Origines et caractères

La Provence a été habitée de très bonne heure. Les objets les plus anciens que l'on puisse attribuer au travail de l'homme remontent, en effet, au début du quartenaire. Les fouilles, faites près de Menton, par le Prince de Monaco, ont permis de découvrir les squelettes des plus anciens habitants de la Provence jusqu'ici connus: l'homme de Grimaldi (un négroïde) serait en effet antérieur à l'homme de Cromagnon. Mais ce n'est qu'à partir du xvi^e ou du xv^e siècle avant notre ère que l'on commence à connaître assez exactement les peuples qui s'y sont succédés. Le plus ancien est celui des Ligures, mais il ne resta pas longtemps à l'état pur, car sa fusion avec les Ibères donna naissance à la race Ibéro-Ligure. Bientôt, la migration Aryenne, venue d'Orient, envahit l'Occident de l'Europe et déferla jusque sur les côtes de la Méditerranée où cet élément celte se mélangea avec les Ibero-Ligures.

Un peu plus tard, les Phéniciens vinrent sur divers points du littoral fonder des comptoirs, mais, naviga-

teurs surtout, leur influence ne se fit que peu sentir à l'intérieur du pays. Il faut attendre encore quelques siècles pour voir les Grecs s'établir en Provence et, pénétrant dans la vallée du Rhône, développer les premiers germes de civilisation qu'avaient jetés les Phéniciens. Et ainsi, plusieurs siècles avant la domination romaine, la civilisation de ces Orientaux marquait sur le pays la première empreinte durable.

Elisée Reclus dit: « Historiquement, la France a commencé par le versant tourné vers la mer Tyrrhénienne. Les montagnes de l'intérieur, les grèves océaniques étaient encore la région du mystère et de l'inconnu quand les Phéniciens naviguaient sur le Golfe du Lion et fondaient leurs comptoirs au bord des havres les mieux situés pour le commerce avec la vallée du Rhône. Plus tard, le monde grec s'accrut de tout le littoral gaulois compris entre les Alpes et les Pyrénées. Et tandis que, par delà les monts voisins, vivaient des populations barbares qui pratiquaient les sacrifices humains, les colons hellènes de Nice, d'Antibe, de Marseille, de Saint-Gilles, de Port-Vendres, constituaient des sociétés policées ayant leurs artistes, leurs poètes, leurs historiens et leurs savants. »

La bienfaisante influence de la civilisation grecque ne tarda pas à être menacée. Cent ans avant notre ère, une horde barbare fut sur le point de tout détruire. Les Cimbres et les Teutons envahirent la Provence, mais Rome, sentant le danger, envoya Marius qui les extermina à Pourrières. Les rescapés furent réduits à l'esclavage et cet afflux d'esclaves fut encore augmenté par les guerres de Jules César.

Les Romains occupèrent le pays et un demi-siècle plus tard, la Gaule était devenue province romaine. Ce fut pour la Provence l'époque de la « provincia ». Les riches Romains, attirés par la beauté du pays et la douceur de son climat, viennent en foule s'y établir. C'est l'époque de la splendeur d'Arles, devenue une petite Rome, et dont les ruines imposantes que l'on peut admirer aujourd'hui ne donnent qu'une idée insuffisante. La côte, si hospitalière, était parsemée de villas d'un luxe inouï et qui n'a, peut-on croire, jamais été égalé de nos jours si nous en jugeons d'après les ruines de l'une d'elles, « Pomponiana », entre Hyères et Toulon.

De ce contact entre les Grecs et les Romains, qu'est-il résulté? D'abord les premiers se tournèrent vers les arts, dans la vie facile qui leur était faite. Mais bientôt ils s'effacèrent devant les Romains dont les jeux grossiers et barbares ne pouvaient convenir à un peuple si policé. Cependant les Grecs ne furent jamais absorbés sous la domination romaine et leur empreinte continua à rester profonde.

Mais le monde romain commençait à donner des signes de déchéance. Après sa chute, la Provence est successivement envahie par les Gaulois, que refoulent devant eux les barbares dont les hordes commencent à apparaître dans le Nord, puis par ces barbares eux-mêmes : Vandales, Wisigoths, Austrogoths, Normands, Lombards, Saxons. La civilisation antérieure est bien compromise. Vers le VIII^e siècle de notre ère, les Sarrasins occupent le pays. En partie refoulés, ils revinrent pendant longtemps y faire des expéditions

dévastatrices. Mais dans les Maures, où ils restèrent longtemps établis, leur influence eut des effets bienfaisants et durables. Ce sont eux qui introduisirent en Provence la « noria » et apprirent aux habitants l'art de cultiver les jardins. Les envahisseurs nordiques ne laissèrent au contraire que peu de traces. Bref, on peut dire que le vieux monde presque tout entier est venu successivement apporter des contingents de population dans ce pays si favorisé par le climat et que la race provençale est le résultat de la fusion de divers éléments constitutifs : Celtes, Ibéro-Ligures, Grecs, Romains, Barbares, Sarrasins.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, la Provence, malgré ces apports, est loin d'être un des pays les plus peuplés de l'Europe. La moyenne de ses habitants est au-dessous du chiffre du reste de la France et s'accroît faiblement. C'est en effet un pays consommateur de population, les naissances sont insuffisantes, de telle sorte qu'il lui faut un apport continu pour maintenir un taux normal. Et c'est ce qui explique qu'à l'heure actuelle, malgré le nombre imposant d'étrangers qui, chaque année, viennent s'établir en Provence, la population n'augmente pas sensiblement.

La femme provençale n'est pas féconde. On peut s'en rendre compte en voyant le nombre considérable de moyens mis en œuvre par les époux pour avoir des enfants et quelles protections, divine ou occulte, sont invoquées pour la conservation de la descendance. Il a été établi qu'en règle générale, au bout de trois, quatre, six générations au maximum la lignée s'éteint. On voit donc quelle est l'importance vitale de l'apport

étranger. Mais il semble à première vue que cet apport continuuel de gens de tous pays soit d'autres régions de France, soit de pays voisins, doive enlever rapidement à la race provençale ses caractères propres pour arriver à ne faire qu'un agrégat d'éléments disséminables.

Il n'en est rien. Béranger-Féraud, dans son livre sur « La Race Provençale », après un examen approfondi des faits, est arrivé à formuler les deux propositions suivantes :

1° Que la population provençale ne varie que dans d'assez faibles limites et n'est jamais assez abondante pour essaimer ;

2° Que, quelle que soit leur provenance, les étrangers fixés en Provence voient leurs descendants prendre un type commun dans lequel l'air du pays prédomine.

Bien vite, ces descendants, par leurs caractères, se rapprochent des Provençaux et petit à petit s'éloignent de leurs ancêtres, jusqu'à ne plus avoir rien de commun avec eux. Que l'on mette en Provence des Bretons, des Normands ou des Alsaciens, au bout de deux ou trois générations on aura toujours des Provençaux.

Cependant, dans cette Provence, que tour à tour les Orientaux, les Grecs, les Latins, les Sarrasins occupèrent, il ne faut pas s'étonner de retrouver en certains endroits les traces d'une hérédité indéniable. Il n'est pas rare de rencontrer des types physiques qui se sont conservés presque purs à travers les siècles : un type romain dans les campagnes, un type sarrasin

dans les Maures, un type grec chez les filles d'Arles, dont la beauté est universellement connue. Mais il est bien certain que la fusion de ces divers éléments a donné naissance à une race provençale ayant une intellectuelité propre et des caractères communs. Le pays a marqué sur eux une empreinte si profonde qu'elle cache tout ce qui préexistait.

Nous allons voir maintenant quels sont les caractères de cette race.

Si l'accent du Provençal est connu de la France entière, son originalité intellectuelle est souvent méconnue ou du moins faussement interprétée. Amoureux de son pays natal et le clamant bien haut, le Provençal a une spontanéité de sentiments, une façon, une vivacité telles qu'elles surprennent les habitants du Nord, si froids et si pondérés. Se grisant volontiers de paroles, aimant les effets oratoires, il donne l'impression de se livrer tout entier, sans trop réfléchir. Mais qui le connaît bien s'aperçoit que ce ne sont souvent que des jeux de l'esprit et que derrière cette exubérance il reste profondément secret. Fermement attaché à son pays, le Provençal est resté sincèrement traditionaliste. Et l'on retrouve dans les légendes que les générations se sont transmises au cours des siècles, dans les histoires que l'on rapporte le soir à la veillée, devant la grande cheminée où brûlent des troncs d'oliviers ou de pins, une inspiration grecque ou latine indéniable. De même beaucoup de pratiques que nous rapporterons par la suite remontent à la plus haute antiquité. En voici un exemple:

Diodore de Sicile rapporte que les Celto-Lygien

se lavaient le corps avec de l'urine et s'en frottaient les dents. Or, de nos jours, on croit que se laver la bouche avec de l'urine calme les rages de dents.

La religion chrétienne n'a pu détruire le paganisme préexistant et nous verrons que ne pouvant le faire disparaître elle a composé avec lui. En effet, sous la façade chrétienne, nous le verrons très souvent transparaître. Nous ne citerons qu'un exemple :

Il n'y a pas très longtemps encore, lors des grands feux de joie de la Saint-Jean, on surmontait le bûcher de cages renfermant des animaux vivants que l'on brûlait vifs. Le clergé prêtait son concours à ces cérémonies en bénissant le bûcher. Et pourtant, n'est-ce pas typiquement la fête que les fidèles de Baal faisaient en l'honneur de Betha ou Baatlis, la lune ? Les Gaulois, d'ailleurs, faisaient des fêtes identiques en l'honneur du dieu Belen ou Bel, dont l'analogie avec Baal confirme, ferons-nous remarquer en passant, l'analogie possible entre les divinités orientales et gauloises.

Ce qui caractérise le Provençal, c'est le mélange de paganisme et de christianisme. C'est ainsi qu'après avoir fait appel à un saint protecteur connu, il n'hésitera pas à avoir recours à des procédés de magie que les siècles écoulés n'ont que peu modifiés. Peut-être est-ce parce que, sceptique par nature, il n'est pas persuadé de la valeur absolue d'aucun de ses moyens ? Le Provençal aime le mystère, le surnaturel. C'est pour cela que, séduit par la pompe de la religion chrétienne, il fait malgré tout une large place aux pratiques païennes, dont le caractère mystérieux ne pouvait cesser de l'impressionner. On conçoit

que le mystère d'une maladie le porte à avoir recours à des gens qui le guérissent par des pratiques occultes et qu'il attache tant d'importance aux talismans.

On croit encore aux sorts et aux sorciers en Provence. Chaque fois qu'une personne est sujette à être malade, à ressentir des troubles indéterminés ou qu'elle est atteinte d'une affection grave dont le diagnostic reste hésitant ou dont l'évolution ne tend pas vers la guérison rapide, c'est qu'elle est sous le coup d'un mauvais sort.

Mistral lui-même s'écrie : « Oh ! insensé, qui, avec le scalpel fouillant la mort, croit savoir la vertu de l'abeille et le secret du miel, sais-tu bien si avant terme un regard luisant et fixe ne peut tordre le germe de la femme, tarir le pis des vaches aux lourdes mamelles ? »

De ces sorciers il en existe deux sortes : les bons et les mauvais, ceux qui ensorcellent, « emmasquent », et ceux qui guérissent. Nous verrons plus loin les moyens de se libérer des mauvais sorts, mais on peut, lorsqu'on suspecte quelqu'un d'être sorcier, neutraliser en quelque sorte son pouvoir en plaçant le pouce entre l'index et le majeur et en s'approchant de lui en faisant des signes de croix, à moins que plus discrètement on ne souhaite entre les lèvres que les sept veines de son fondement ne se rompent. Une des plus terribles spécialités de ces mauvais sorciers était de « nouer l'aiguillette », c'est-à-dire d'annihiler la puissance virile. C'était une explication facile de maint mariage infécond. Aussi nous ne devons pas nous étonner de voir que nombreux étaient

les moyens employés pour se protéger d'une telle calamité.

Quant aux seconds, combien paraît-il préférable d'aller en voir un, d'abord, en cas de maladie. C'est à une sorcière que Mireille mène son fiancé blessé. Voyons le procédé de Taven: « Sur la grande table de porphyre, tel que Laurent le Saint martyr, il est couché sans dire un mot, le vannier Vincent, avec sa plaie au buste.

« Farouche, grandie quant à la taille par l'esprit qui la travaille et qui du vent prophétique lui gonfle la gorge, Taven plonge aussitôt l'écumoire dans la marmite qui déborde tant elle bout à gros bouillons. Autour d'elle les chats forment le cercle.

« En officiante, avec la mixture, la sorcière, de la main gauche, ébouillante la poitrine découverte de Vincent, et, les yeux fixes, elle exorcise la blessure douloureuse en disant : « Christ est né, Christ est mort, Christ est ressuscité, Christ ressuscitera. » Triomphante, telle dans les forêts la grande tigresse qui, après la chasse, allonge un coup de griffe dans les flancs roux de sa tremblante victime, sur les viscères qui palpitent, elle trace trois fois avec orgueil le signe de la croix. »

On comprend très bien l'effet que peut produire une telle mise en scène sur des esprits amants du merveilleux. Combien est-ce plus impressionnant que les gestes simples du docteur, et nous vient à l'esprit l'histoire du médecin de Cucugnan, rapportée par Roumanille, et dont les Cucugnanaïses disaient :

« Il ne sait rien de rien, notre médecin, il lit, il lit sans cesse. S'il étudie,, c'est pour apprendre. S'il a besoin d'apprendre, c'est qu'il ne sait pas. S'il ne sait pas, c'est un ignorant. »

Leur crédulité leur fait écouter d'une oreille complaisante les histoires plus ou moins véridiques colportées de maison en maison et vite modifiées par la tendance à l'exagération qui caractérise le Provençal. Et c'est une des raisons pour lesquelles grandit très vite la renommée d'un rebouteux.

Il nous souvient d'avoir entendu raconter l'histoire d'un simple ouvrier que la sorcellerie n'avait jamais intéressé, mais qui était le fils d'un guérisseur connu. Son père mort, il vit un jour arriver chez lui un de ses voisins qu'une petite déchirure musculaire à la jambe faisait cruellement souffrir et qui venait lui demander de le guérir. Très ennuyé, notre homme refusa, alléguant qu'il ne connaissait pas la formule et qu'il ne pourrait lui apporter aucun soulagement. Mais le blessé refusant de le croire, insista tellement qu'il résolut, ne sachant trop que faire et voulant s'en débarrasser rapidement, à masser très légèrement la partie atteinte en accomplissant en même temps quelques gestes dont la bizarrerie n'avait d'égal que l'imprévu. Puis il recommanda au patient d'aller chez lui prendre un bain chaud et de rester cinq jours au lit. Le malade partit après force remerciements et notre homme n'aurait gardé de cette histoire qu'un souvenir amusant si le blessé, levé au cinquième jour, et ne souffrant presque plus de sa jambe, n'était allé colporter partout la nouvelle que

le fils de Monsieur X..., le célèbre rebouteux, avait hérité du don de son père et avait accompli une guérison complète et rapide. Depuis, rentrant de son travail, le soir, il arrive souvent à notre héros de trouver quelque visiteur à sa porte, attendant avec impatience qu'il lui fasse les gestes rituels qui guérissent. Et pour ne pas se fâcher avec ses concitoyens, il ne se fait plus prier maintenant, mais il n'a jamais pu encore arriver à se convaincre que ses pratiques pouvaient amener le moindre soulagement !

Mais à côté de celui-là, combien y en a-t-il qui, persuadés de leur pouvoir, « charment les entorses », « remettent en place les aiguilles du dos » et les articulations déplacées, arrangent les fractures ! Bien heureux le patient qui guérit après leur intervention, mais combien nombreux sont ceux qui, après avoir bien souffert, ne voyant pas revenir l'intégrité fonctionnelle, doivent avoir recours au médecin dont la science ne peut pas quelquefois réparer le mal. Certains même ne vont pas le consulter, car il n'inspire pas une confiance illimitée. Nous n'en donnerons comme preuve que ces trois dictons :

Si vous écoutez les médecins, ils vous mèneront loin.

Ce que disent les médecins n'est pas parole d'évangile.

Médecin jeune fait les cimetières bossus.

A côté des sorciers et des rebouteux, dont l'influence est si grande sur la vie et la santé des Pro-

vençaux, une place doit être faite au charlatan qui, comme dans bien d'autres pays, d'ailleurs, a du succès.¹ Sur un tréteau installé en plein vent sur la place publique, il aligne flacons de liquide et pots de pommade, encadrés quelquefois par de gros livres poussiéreux qu'il frappe de temps à autre de claques sonores pour impressionner les badauds. Le chef couvert d'un feutre noir, souvent en blouse blanche, comme gonflé de science, il pontifie devant la foule bouche bée. D'une main il brandit de grandes gravures représentant un intérieur fantaisiste du corps humain, et de l'autre, d'un geste large, il montre avec un bâton un organe dont il explique la physiologie, une physiologie abracadabrante, bien entendu, et dont la pathologie, ramenée le plus souvent à un trouble du sang ou des « humeurs », légitime l'extension des applications du liquide ou de la pommade vendus et que la foule achète volontiers pour s'en servir à tout propos et hors de propos.

En dehors de ces trois types de personnages influents, ajoutons que, dans chaque village, dans chaque famille presque, on trouve des aïeules qui possèdent des pouvoirs particuliers, dont l'efficacité n'est jamais mise en doute. Elles « enlèvent le soleil, les coups d'air », exorcisent les maux de dents, les brûlures, font disparaître par des gestes rituels les taies de la cornée. Nous verrons plus loin leurs procédés.

Croyances et préjugés

La femme provençale, avons-nous dit plus haut, n'est pas féconde et les époux recherchent toutes les protections divine ou occulte, se livrent à une foule de pratiques dans l'espoir d'une progéniture nombreuse.

L'homme doit craindre les coups du sort ou des sorciers qui ne manquent pas de moyens pour lui enlever la faculté de reproduire. Un moyen étonnamment ancien et répandu consiste dans le fait de prendre un morceau de ficelle de laine, de coton ou de cuir et, au moment de la cérémonie nuptiale, d'y faire successivement trois nœuds en prononçant la formule magique : « ribald, nobald, vanarbi », ou bien en récitant à rebours un des versets du *Miserere*. Ce procédé s'appelle nouer l'aiguillette. Fait curieux à noter, cette croyance se retrouve dans Ovide, Virgile, Tacite et même Hérodote, qui raconte gravement que le pharaon Amosis, amoureux de la princesse Laodice, eut l'aiguillette nouée par un berger des bords du Nil. Pour s'en protéger, de nombreux moyens sont mis en œuvre, soit que l'époux porte une médaille de Saint Vincent, soit qu'il mette un peu de sel dans sa poche, soit qu'il enfile à l'envers un bas ou sa chemise, soit qu'il fasse passer un jet d'urine au travers de l'anneau au moment de la célébration du mariage, soit qu'il mange au repas de noces un pic-vert rôti, saupoudré de sel béni ou encore en plaçant sous son oreiller une goutte de vif argent. Mais toutes ces précautions prises, il faut que

le jeune époux soit certain du désir de sa femme d'avoir un enfant, car celle-ci pourrait avoir suspendu au chevet de son lit un sachet contenant de la rue; ce qui lui donnerait l'assurance de rester inféconde. Quant à la jeune épousée, elle allume, le soir des noces, une chandelette bénite à la Chandeleur (Annonciation); afin de ne pas souffrir des embrassements de son mari.

L'acte de la procréation s'accomplissant normalement, la femme invoque les saints favorables; fait des prières, des neuvaines, des pèlerinages aux sanctuaires renommés. La Sainte Vierge, saint Joseph, sainte Anne, saint Honorat, sainte Roseline, sainte Marthe, sainte Madeleine passent pour avoir une influence heureuse sur la fécondité. Un pèlerinage renommé est aussi celui d'Apt, où la jeune femme doit aller remuer le berceau de sainte Anne, croyance qui date du ^{xvii}^e siècle, époque où on attribua à l'intervention de sainte Anne d'Apt la naissance de Louis XIV, après dix ans de mariage infécond entre Louis XIII et la reine Anne d'Autriche. Cette coutume a d'ailleurs donné naissance à un dicton populaire : « Elle a remué le berceau de Sainte Anne d'Apt », appliqué aux jeunes filles qui ont un enfant avant leur mariage. D'autres pratiques sont encore plus bizarres comme celle qui consiste à aller baiser le nombril de saint Sumian de Brignoles, ou à offrir des images phalliques à saint Faustin de Varages (autrefois saint Foulon). Ce dernier saint était autrefois en grande vénération en Provence. On lui attribuait, en effet, la vertu de rendre fécondes les

femmes stériles, de raviver l'ardeur virile et de guérir les maladies secrètes. On lui offrait, comme autrefois au dieu Priape, des *ex-voto* en cire représentant les parties honteuses de l'un ou l'autre sexe ; le plafond de la chapelle en était, paraît-il, garni. (*L'Estoile*, journal d'Henri III, livre III, livre 2, chap. 2).

En outre, suivant la dualité que nous avons signalée entre les croyances religieuses et les pratiques païennes, les jeunes époux ont également recours à l'influence d'arbres et de pierres réputés que nous retrouverons dans le paragraphe consacré à ces cultes. Souvent aussi la jeune épousée se rendait, avant l'aurore près d'une source où elle s'abreuvait, après quoi elle jetait au fond, à titre d'offrande aux ondines, des objets d'or ou d'argent. C'était, paraît-il, merveilleux d'efficacité, mais réservé aux gens aisés. Quant aux pauvres, pendant le repos de leurs maris, elles revêtaient leur culotte ou leur chemise.

Toutes ces pratiques sont le dernier témoignage de la vieille croyance que la conception n'est pas en rapport direct et nécessaire avec le coït.

Pendant le cours de la grossesse, mille précautions sont à prendre par la femme enceinte pour que l'enfant n'ait pas de tares physiques et soit bien constitué. La grosse question est celle des « envies ». Il ne faut en aucun cas s'opposer aux envies de la future mère, car, d'une contrariété à ce sujet, peuvent résulter de nombreux enlaidissements pour la progéniture. La femme qui ne peut satisfaire une envie, ne doit en aucune façon porter sa main sur une partie de peau découverte, car à l'endroit de l'attouchement, « son

caprice serait peint » (taches de vin, de fraise, de café, etc.). On cite une femme qui porte sur l'épigastre un beau géranium. Ces croyances étaient tellement ancrées dans l'esprit de la population, que les statuts municipaux de la ville de Toulon, en 1415, portent que toute femme enceinte pourrait, à cause de son état, cueillir des fruits plein les mains dans la propriété d'autrui, pour les manger là même, mais qu'elle devrait cinq sols si elle en emportait plus que ses mains pleines. De même il faut, comme dans l'ancienne Grèce, que la femme regarde de belles choses, de beaux enfants, mais elle doit se garder de jeter les yeux sur les estropiés et même sur les tableaux religieux où il y a des monstres ou des démons. Il paraît qu'une dévote accoucha un jour d'un diable qui escalada aussitôt les rideaux et qu'on ne put que difficilement joindre et étouffer. On sut qu'à l'église elle avait trop prié devant le tableau de saint Michel où le démon « fa fue de la bouco e dou cuou ». La future maman se gardera bien de mettre du fil en pelote, de peur que le fœtus, par esprit d'imitation, ne prenne une position contournée, ou que le cordon s'enroule autour du cou.

Enfin le grand jour arrive. Vite que l'on dispose les talismans. On place au chevet de la parturiente : l'œuf du Vendredi Saint, qui a la propriété de ne jamais pourrir ; la pierre d'aigle, caillou contenant un noyau mobile ; la mue d'hiver d'un serpent ; on peut aussi suspendre au cou de la femme une agathe vernie et retenue par une monture d'argent. Ce qui aide aussi considérablement l'œuvre de la nature,

c'est de la faire asseoir sur un chaudron, en tenant appliqué sur son ventre le bonnet de son mari. Au xvi^e siècle, les femmes se ceignaient d'un cordon mesuré sur la taille d'une statue de sainte Madeleine couchée, œuvre attribuée à saint Maximin.

Plus tard, on promenait les châsses de saint Maur autour du lit de la parturiente. Et aujourd'hui encore, à Marseille, l'étole de Monseigneur Belsunce, placée sur le ventre, réduit de façon appréciable les douleurs de l'enfantement. Cette étole n'est d'ailleurs confiée qu'aux personnes dont la foi est particulièrement sincère. Enfin, en souvenir de la gracieuse légende qui veut que les roses de Jéricho aient servi à la Vierge Marie pour étendre les langes de l'Enfant Jésus, on place une de ces roses qui, pense-t-on, ne meurt jamais, dans un vase contenant de l'eau. Elle s'ouvre, dilatant ses fleurettes bleues, au moment où l'enfant paraît. La présence d'une jeune fille peut être aussi d'un grand secours.

La sage-femme ou la commère qui se croit la mieux qualifiée se précipite pour voir si l'enfant se présente coiffé des membranes. Heureux serait-il durant toute sa vie d'être ainsi né « avec la crépine ».

Si c'est un garçon, on fait bonne mesure du cordon. Ce cordon qui, desséché, tombera au bout de quelques jours, sera précieusement recueilli : l'enfant le coupera avec un ciseau quand il sera plus grand, pour être un « débrouillard » dans l'existence. Le délivre expulsé est enterré au pied d'un figuier, arbre à latex, pour faciliter la montée du lait chez la mère. L'enfant, dûment secoué, est lavé, emmaillotté

en ayant soin de placer dans ses langes un grain de sel pour le protéger des mauvais sorts. Dans le même but, un signe de croix est fait à chaque remaillotement. Quelquefois la sage-femme, à la demande de la famille, sectionne le frein de la langue du nouveau-né (surtout s'il s'agit d'une fille!) pour lui délier cet organe. La mère, pendant ce temps, absorbe le traditionnel bouillon, fait avec une poule réservée depuis longtemps à cet usage.

Les talismans précédemment employés sont enlevés et remplacés par d'autres, le « pater de la » et le « gardo la » (pierres d'agate) destinés à faciliter la montée du lait et à assurer son abondance.

Si l'accouchement a lieu de nuit, il faut éviter de faire brûler trois lampes à la fois, ce qui porterait malheur au nourrisson ; de même pendant l'hiver il faut se garder de faire flamber dans l'âtre du bois de figuier, ce qui tarirait le lait de la mère.

Ceux qui assistent à l'emmaillotement de l'enfant ne doivent point quitter la pièce pendant l'opération, de peur d'emporter avec eux le sommeil du petit, et les langes salis ne devront pas être jetés sur le sol, car, lors d'un prochain usage, ils seraient cause de coliques.

Les mères font percer les oreilles du poupon pour y mettre un anneau d'or, qui les préservera des « humeurs ». Elles doivent allaiter leurs enfants en prenant quelques précautions et notamment ne pas manger de figues, « dont les petites graines pourraient être charriées avec le sang là où il ne faut pas ». Il leur faut éviter toute cause de contrariété, car

le lait se mélangerait au sang et les étoufferait dans les vingt-quatre heures.

Il arrive quelquefois que le nourrisson ne veut pas prendre le bout de sein. On tente alors une neuvaine au grand saint François, ou même une messe ; on lui met un cordon bleu autour du cou et enfin, si rien ne réussit, on le conduit au « démascaire », dont les sortilèges sont nombreux et variés.

On croyait autrefois que laisser les nourrissons dans les langes souillés les faisait grandir, d'où le proverbe : « Entre la m... et lou pis lou bel enfant si nourris ».

A partir du neuvième jour, la mère peut se lever, mais la date de la première sortie sera variable. Ce ne sera certainement pas un vendredi, un mercredi, un lundi, ni un dimanche, mais volontiers le mardi, le jeudi et surtout le samedi. Le 2 février, anniversaire des relevailles de la Vierge Marie, est une date éminemment favorable.

L'enfant vit, on le baptise. Le parrain et la marraine doivent être strictement sains de corps et d'esprit, car, ainsi qu'il est rapporté par un dicton : du parrain et de la marraine, tant de l'épaule que du dos, on tire toujours quelques racines.

L'enfant grandit. L'apparition des premières dents, souvent douloureuse, doit être entourée de précautions. Le bébé portera suspendu au cou ou au poignet des molaires et on lui donnera à sucer une boule d'étoffe contenant une pincée de cassonade. Triste présage si cette première dent pousse au maxillaire supérieur. Selon la croyance populaire, elle re-

garde la terre, l'enfant ne deviendra pas vieux. Il faut veiller, si une de ses dents vient à tomber, à ce qu'elle ne soit pas mangée par un animal, car ce serait une dent de cet animal qui pousserait pour la remplacer.

Quand il faudra chausser pour la première fois l'enfant, le meilleur jour sera un vendredi, car il ne se fera point de mal dans les nombreuses chutes qu'il fera par la suite. Ses premiers pas seront réservés pour la première fête propice, le Samedi Saint, par exemple, où on le portera à la messe pour lui faire faire, au moment de l'Elévation, trois fois le tour du bénitier. S'il est encore trop jeune pour cette date, il n'y aura qu'à attendre le jour de la Saint-Jean, de la Fête-Dieu ou de l'Assomption. Il n'y a que le premier pas qui coûte ! Bientôt l'enfant sera installé dans ce vieux meuble de famille, le « courriou », où il pourra sans danger habituer ses jambes à soutenir le poids du corps. Le « courriou » est constitué par un grand cadre muni de quatre roulettes ; de chacun des angles part un montant oblique soutenant un autre cadre plus petit, composé de deux moitiés semi-circulaires, limitant un trou dans lequel on engage le corps de l'enfant. Celui-ci y demeure soutenu sous les bras, tandis que les pieds touchent le sol. Il peut ainsi s'habituer à courir sur ses petites jambes, sans crainte d'accident.

La marche est commencée, la croissance se fait normalement, qu'y a-t-il à craindre ? Mais la vermine, qui menace les enfants en bas âge et même les adolescents. La plus grande partie des affections infantiles est en effet attribuée, dans les familles pro-

vençales, à la présence de vers intestinaux. Heureusement qu'il suffira, pour l'en préserver, de mettre au cou de l'enfant un collier d'ail ou un collier de perles d'ambre, colliers qui le protégeront en même temps des maux de gorge et des convulsions, comme le fait de même dans ce cas un sachet contenant des débris d'os de morts.

Un collier de chasse (ficelle solide), agrémenté de treize nœuds, sera un excellent talisman contre la coqueluche ou le croup. Dans chaque nœud on met, dans certains endroits, notamment près de Marseille, une patte de taupe.

Parmi les autres talismans encore employés, citons : les objets de corail, contre le venin des serpents ; les objets d'os ou d'ivoire, contre l'épilepsie.

L'alimentation est également soignée. Le premier potage s'obtient par l'ébullition, dans un « toupin », petit récipient en grès, rempli d'eau, d'une gousse d'ail, d'une lampée d'huile, d'un grain de sel et d'un croûton de pain rôti. On donnera vite un petit morceau de pain à manger, qui sèchera les humeurs. De longtemps, le vin sera interdit, car un proverbe dit :

Enfant nourri de vin, femme parlant latin, rarement font bonne fin.

Vers un an, le parrain ou la marraine, suivant le sexe de l'enfant, lui taille pour la première fois les ongles. L'opération doit se faire sous un rosier pour qu'il ait une belle voix, un lundi, car sans cela il souffrirait énormément des dents. L'enfant est à surveiller de près, de peur qu'une imprudence ne lui soit

funeste. C'est ainsi, par exemple, qu'on l'empêchera de cracher dans le feu, ce qui le ferait devenir tuberculeux ; de monter à cheval sur un chien, car si ce dernier venait à péter, l'enfant aurait une crise d'épilepsie ; on devra également prendre bien garde qu'un rayon de lune ne puisse venir la nuit baigner son visage, car il deviendrait à coup sûr aveugle.

Jusqu'à l'âge de la puberté, il peut être sujet aux « humeurs », vulgaire impétigo, que les parents attribuent à l'extériorisation de la « crasse du sang ». Ces « humeurs » doivent être soignées avec prudence. Il ne faut notamment rien appliquer dessus pour les faire disparaître, car une « humeur rentrée » mettrait en péril la vie de l'enfant.

Le voilà devenu grand. Il fera alors comme ses semblables : il rassemblera autour de lui, entre mille objets, les pierres de la Sainte Baume, les charbons des feux de joie, les cendres des bûches de Noël, l'œuf du Vendredi Saint, le pain de Pâques et de Noël, le laurier béni des Rameaux, les plantes des environs des sanctuaires qui, outre leurs vertus spécifiques, ont celle de protéger des maladies. De même le long de sa vie il conservera précieusement, en guise de talisman à réputation bien assise, un cocon de monte religieuse ou une amande double contre le mal aux dents, un hippocampe dans son chapeau, contre les céphalées, un œuf de serpent contre les morsures de bêtes venimeuses. Un oursin fossile ou pierre de Saint-Estève, des encrinites ou pierres de Saint-Vincent, des belemnites et l'hélix vermiculata sont considérés aussi comme des talismans précieux.

Un bracelet d'étoffe écarlate, une torsade à trois brins de boyaux de chat, le préserveront des foulurés des poignets : il faut voir là les restes d'une vieille croyance, puisque les premiers chrétiens portaient des ligatures en guise d'amulettes.

Certaines traditions sont à respecter, comme celle de manger de l'ail pour se préserver de la tuberculose, de manger des beignets le jour de Sainte Agathe pour éviter les piqûres de moustiques, et des pois chiches le jour des Rameaux pour n'avoir pas à redouter la morsure des chiens enragés. De loin en loin, il faut absorber un dépuratif ou un purgatif, qui chassent les « vices du sang » « fluidifient le sang » qui, sans cela, à la longue, « s'épaissit ». Il faut éviter les troubles ou les colères qui peuvent occasionner une « surélévation du sang », manifestée par une éruption d'acnée. Ces « mouvements de sang » sont chose très grave, car ils peuvent étouffer le sujet à brève échéance.

Malgré tous les moyens mis en œuvre pour ne pas donner prise au mal, celui-ci quelquefois, triomphera. Alors le Provençal aura recours à une de ces thérapeutiques que nous allons rapporter par la suite, et quand, ayant bien vécu, une dernière maladie le terrassera à jamais, il n'aura plus à souhaiter que, suivant l'usage, un assistant de ses derniers moments ouvre la fenêtre pour que son âme monte au ciel.

Les remèdes populaires

Les plantes qui guérissent

La plupart des plantes en Provence possèdent, aux yeux du peuple, une vertu particulière et, dans cet arsenal thérapeutique, on trouve à peu près de quoi guérir tous les maux.

Quelquefois ces plantes doivent avoir été cueillies à un moment déterminé de l'année (fête de la Saint-Jean), ou dans des endroits particuliers, tels que les lieux de pèlerinages. Il faut observer ces conditions si l'on veut obtenir d'elles le maximum d'effet.

Chaque famille possède une réserve d'herbes ramassées sur les collines. En plus des plantes aromatiques (thym, romarin, serpolet), on en trouve d'autres dont les vertus peuvent trouver un usage fréquent ou un emploi d'urgence. Ce sont, par exemple, la sauge, la verveine, le fenouil et le tilleul.

Nous examinerons en premier lieu les vertus des légumes les plus usités dans l'alimentation.

Il nous faut réserver une place de choix à l'ail, aux applications nombreuses et variées, soit à l'état naturel, soit en mixture.

Le Provençal aime l'ail, le plat régional n'est-il pas l'aïoli ? Il ressemble en cela à ses ancêtres romains.

Ne dit-on pas que les Latins en étaient gourmands au point d'en donner un bulbe par jour à leurs soldats, ce qui les avait fait surnommer par les Celtes: les mangeurs d'ail. Virgile n'a pas caché son penchant pour ce légume savoureux qu'Horace, cependant, détestait. Peut-être ce dernier redoutait-il l'odeur peu agréable qu'il communique à l'haleine. Les Provençaux ont toujours considéré l'ail comme un contre-poison et un désinfectant. Pour éviter la contagion, ils en mettaient une gousse dans la poche ou dans la bouche chaque fois qu'ils allaient voir un malade grave. De même, ayant remarqué que les bêtes n'aiment pas l'odeur de l'ail, ils s'en frottaient les jambes et les pieds chaque fois qu'ils devaient traverser un endroit peuplé de vipères.

C'est le traitement de choix de mainte affection. Quand un enfant est de caractère taciturne, qu'il est un peu pâle, ou s'il dort les yeux entr'ouverts, les cils recroquevillés, s'il se gratte souvent le nez, c'est qu'il a la « vermine ». On applique alors sur le ventre un emplâtre ou un cataplasme d'ail écrasé. On lui met aussi autour du cou un collier de gousses d'ail. Dans le Var, les aulx cuits sous la cendre des feux de Saint-Jean protègent des maladies. On en fait manger aux enfants pour les préserver de la tuberculose. En cas de pneumonie, on peut frotter le malade d'ail des pieds à la tête ; il s'en trouve, dit-on, très bien. Une gousse d'ail mise dans l'oreille calme radicalement les rages de dents.

Pour les coliques, les maladies de la vessie, on fait bouillir de l'ail dans du lait et on donne au malade cette décoction en tisanes et en lavements. L'asthme se traite par une infusion d'ail dans du vin blanc. Ecrasé avec de l'huile d'olive, il constitue une pommade efficace contre les verrues et les cors aux pieds. Enfin une pâte faite avec de l'ail, du miel et du beurre frais s'emploie dans les affections cutanées en général et notamment dans les cas de gale ou de pelade.

La carotte a aussi des applications très variées. Le suc est employé dans un grand nombre de cas, mais c'est le remède spécifique des affections du foie et notamment de l'ictère, croyance qui provient certainement d'une association d'idées entre la couleur des téguments du malade et celle du suc. On prête encore à la carotte des vertus diurétiques.

Le persil pressé mis dans le conduit auditif externe guérit les affections de l'oreille. Chez les enfants, un brin de persil remplace avantageusement un suppositoire.

Le poireau est considéré comme un bon toenifuge. Il est en outre employé dans le traitement des angines où on badigeonne la gorge avec un poireau bouilli et trempé dans l'huile.

Les pois chiches, mangés le jour des Rameaux, préservent des furoncles. Grillés et moulus comme le café, ils servent à faire des infusions d'une efficacité remarquable, dit-on, dans les crises gastriques et les affections hépatiques.

Enfin le bouillon de lentilles est employé comme médicament dans la rougeole.

Les légumes sont d'ailleurs la base de l'alimentation en Provence et, il n'y a pas bien longtemps encore, dans les villages, on ne mangeait de la viande qu'une fois par semaine. Les légumes frais passent pour être « rafraîchissants » et calmer ainsi le « feu de l'intestin », tandis que la viande est réputée « échauffante ». On croit que manger en abondance des légumes verts entretient une bonne santé et préserve de bien des maux. De là est venu le dicton :

*Qui de son ventre fait un jardin,
N'a pas besoin du médecin.*

Les plantes de Provence portent pour la plupart le nom général d' « herbes » auquel on ajoute bien souvent le nom de la maladie pour laquelle elles sont réputées. C'est ainsi que la Bugle pyramidale (*Ajuga pyramidalis*) s'appelle l'herbe à charbon, l'*Epipactis lactifolia*, l'herbe de la goutte, la Primevère officinale (*Primula officinalis*) l'herbe de la paralysie.

Nous allons en énumérer un certain nombre en indiquant leurs vertus ou quelquefois en donnant seulement le nom provençal lorsque celui-ci indique clairement l'usage qu'on en fait.

Le Polytric commun (*Asplenium trichomanes*) est réputé pour guérir les aphtes de la bouche.

La grande Joubarbe (*Sempervivum tectorum*) est appliquée sur les coupures.

La Turquette (*Herniaria hirsuta*) s'appelle herbe de la gravelle. Montaigne, qui avait dans cette plante une grande confiance, en usait volontiers quand le besoin s'en faisait sentir.

La Bardane à petite tête (*Lappa minor*) est l'herbe de la jaunisse. Le jus de ses feuilles mêlé à de l'huile d'olive, est appliqué sur les ulcères.

Le Grémil (*Lithospermum officinale*) ou « herbe de la pissette », a des vertus diurétiques.

Le Scolopendre (*Scolopendrium officinale*) s'appelle herbe de la rate.

La Scabieuse des champs (*Scabiosa arvensis*) est l'herbe de la gale.

Le Buplèvre (*Bupleurum*) est mis sur les plaies.

La Luzerne tachée (*Medicago maculata*) ou herbe de la tache, guérit les taies de la cornée.

Les sommités fleuries du Millepertuis (*Hypericum perforatum*) ou herbe des plaies, infusées dans l'huile, la colorent en rouge et en font un vulnéraire renommé.

L'Euphrase (*Euphrasia officinalis*) « éclaircit la vue », propriété due à la tache jaune de la fleur, en forme d'œil.

La Sauge (*Salvia officinalis*), employée surtout en infusion, le matin à jeun, comme dépuratif, a des vertus diverses. De là la dénomination provençale qu'on lui donne quelquefois d'« herbe de viens me chercher, je te guérirai ». Sauge vient d'ailleurs de *salvare* qui veut dire sauver. « Pourquoi meurt-il, l'homme qui a de la sauge dans son jardin? » disait déjà l'Ecole de Salerne. On l'utilise encore pour préparer l'« eau de sauge », eau-de-vie dans laquelle on fait macérer des fleurs de sauge et que l'on boit comme tonique.

La Rue (*Ruta graveolens*) est efficace dans les af-

fections oculaires. Pour cela on en mâche un brin un long moment, puis on souffle la pâte ainsi faite dans l'œil malade.

La petite Centaurée (*Erythrea centaurium*) ou herbe de la fièvre, serait un excellent fébrifuge.

Le Sceau de Salomon (*Polygonatum vulgare*) s'appelle herbe aux panaris, parce que sa racine est employée en cataplasmes dans cette affection.

La *Lampsana officinalis* ou herbe des tétés, est très efficace contre les gerçures du sein.

Le Tussilage (*Tussilago farfara*) est l'herbe des teigneux.

La Tanaisie (*Tanacetum balsamita*) ou herbe aux vers, constitue un excellent vermifuge.

La Garou (*Daphne gnidium*) s'appelle herbe du cautère, parce qu'on fait des vésicatoires avec son écorce.

L'Arroche glauque (*Atriplex*) calme « les coliques hystériques de l'homme ».

La Jusquiame (*Hyoscyamus niger*) ou herbe du mal aux dents, calme les douleurs lorsqu'on jette ses graines sur des charbons ardents et qu'on dirige par le tuyau d'un entonnoir renversé la fumée produite sur la dent malade. Les feuilles bouillies avec du saindoux guérissent les entorses, la goutte, les contusions. Les graines de Jusquiame noire ont des propriétés hypnotiques. On appelle d'ailleurs cette plante : herbe des brigands, parce que, paraît-il, les voleurs s'en servaient pour endormir ceux qu'ils voulaient dépouiller.

La Pulmonaire (*Pulmonaria officinalis*) ou herbe

du poumon, a des vertus pectorales. On s'en sert aussi dans la variole, probablement à cause de ses feuilles tachetées.

Pour les troubles divers que ressent l'homme, à l'orée de la vieillesse, correspondant à la ménopause chez la femme, on donne des infusions faites avec trois étoiles de Badiane.

La Scrofulaire (*Scofularia nodosa*) ou herbe du siège; calme les hémorroïdes douloureuses.

L'infusion de *Thlaspi arvense* fait vider à l'estomac ou au rectum leur contenu, suivant le mode d'administration.

La Pariétaire (*Parietaria officinalis*) guérit l'entérite des enfants. On donne aux nourrissons qui ont des coliques quatre gouttes de suc.

Le Fenouil (*Foeniculum vulgare*), est un excellent carminatif.

L'eau distillée de fleurs d'Oranger est très usitée comme calmant, notamment pour les coliques du nourrisson. On prépare aussi un mélange dit « des quatre eaux » (eau distillée de Lys, d'Oranger, de Fève et de Bardane) qui est considéré comme anti-hystérique.

Une infusion de rhizome de Gouet (*Arum vulgare*) est bonne pour les hémorroïdes.

Un sirop fait avec les racines du Liseron soldanelle (*Convolvulus soldanella*) constitue un excellent purgatif.

La fleur de Sureau (*Sambucus nigra*) bouillie guérit la conjonctivite.

Les infusions de feuilles de Frêne (*Fraxinus excelsior*) sont anti-rhumatismales

Celles des fleurs de Bourrache (*Borago officinalis*) sont béchiques et sudorifiques.

La Globulaire ou Séné des Provençaux (*Globularia alypum*) passe pour être un excellent purgatif.

L'eau-de-vie dans laquelle ont macéré des fleurs d'Arnica (*Arnica montana*) a des propriétés cicatrisantes.

La Rhubarbe (*Rheum officinale*) fournit des racines purgatives.

Les infusions de feuilles d'Ortie (*Urtica dioica*) sont données dans l'urticaire, probablement par analogie de nom.

Le Romarin, le Thym, le Serpolet, le Fenouil, le Laurier sont très utilisés en « parfums », sorte d'inhalations que l'on fait prendre au-dessus d'une casserole dans laquelle on a fait bouillir ces plantes. On recouvre la tête du malade d'une couverture, qui entoure aussi la casserole pour ne pas que la vapeur se disperse. Ce procédé est appliqué dans toutes les affections de la gorge et des bronches.

Il y a encore bien d'autres herbes efficaces, mais si nous voulions toutes les citer, il nous faudrait faire un exposé complet de la flore provençale. Quelques-unes constituent des breuvages fort désagréables à avaler. C'est, croit-on, que leur efficacité est grande, car « ce qui est mauvais à la bouche est doux au corps ».

Le matin de la Saint-Jean, au moment où le soleil se lève, il est d'usage d'aller cueillir, sur les collines,

une provision de plantes diverses qui sont à ce moment en fleurs. On les désigne sous le nom général d' « herbes de la Saint-Jean ». Mises à macérer dans de l'huile d'olive, il en résulte un espèce de baume souverain pour la guérison des plaies. C'est un jour propice aussi pour recueillir les plantes aromatiques qui constitueront la provision de l'année. A Marseille se tient ce jour-là une foire aux herbes, où ceux qui n'ont pas pu aller eux-mêmes dans les champs, viennent s'approvisionner.

Quelquefois les vertus de ces herbes ne sont pas spécifiques. Pour calmer par exemple les douleurs des piqûres d'abeilles, il suffit de les frotter avec trois herbes différentes. De même on guérit les contusions en appliquant une trituration de trois herbes quelconques.

Signalons encore les applications de figues sèches sur les abcès dentaires et d'emplâtres de figues sur les adénites.

Les animaux dans la thérapeutique populaire

Les animaux ont une place moins importante que les plantes dans la thérapeutique populaire et quelquefois leur emploi touche à la sorcellerie. Nous allons citer leurs applications les plus courantes.

Le Crapaud, que sa laideur fait bien souvent traiter en souffre-douleurs, est soigneusement recherché dans les maladies fébriles. On le met dans un réci-

pient, sous le lit du malade, car il purifie l'atmosphère malsaine de la chambre et « tire à lui la malignité de la fièvre », d'où le dicton :

Le crapaud tire le venin.

Quelquefois, c'est au pied du berceau d'un enfant malade qu'on le suspend. Dans la fièvre typhoïde, le Crapaud mis sous le lit, on donne au malade une infusion d'os de mort.

Un excellent moyen, paraît-il, de traiter les arthrites du genou est d'appliquer sur l'articulation malade un crapaud bouilli dans l'huile d'olive.

A Marseille, un crapaud mort porté dans la poche, avait la réputation de préserver du mal aux dents.

Cette croyance dans les vertus du crapaud n'est pas particulière à la Provence. Depuis bien longtemps on a fait des essais de thérapeutique avec cet animal. On a composé des poisons avec le venin de ses glandes, puis on a tenté des essais d'opothérapie. On l'a considéré comme une amulette précieuse. On a fait aussi des distillations de macérations de crapaud. L'usage actuel est le dernier vestige de l'intérêt qu'on lui a porté.

Une pommade d'Ecrevisses appliquée sur les mains constitue un excellent fébrifuge.

Les Poux (*Pediculus humanus*) ont une grande réputation pour le traitement de l'ictère. Suivant la formule exacte, il faut prendre trois poux sur la tête d'un enfant « bien propre », de sexe contraire à celui du malade, et on les fait absorber soit dans une infusion, soit dans un « lait de poule » fait d'un jaune d'œuf et de purin. Autrefois ces conditions pouvaient

être remplies facilement, lorsque dans le peuple on considérait qu'un enfant, pour bien se porter, avait besoin de quelques poux dans le cuir chevelu et on pouvait trouver des enfants tenus assez proprement, mais dotés cependant de quelques-uns de ces insectes. A l'heure actuelle, ce préjugé populaire a heureusement disparu et force est aux partisans de ce remède d'en prendre où ils en trouvent. Il paraît que, malgré cela, le traitement a d'excellents effets !

Bien connue est la pratique cruelle qui consiste à mettre un Pigeon ouvert vivant sur la tête d'un enfant atteint de méningite. On peut aussi emprisonner chaque pied dans un pigeon fendu qu'on laisse en place jusqu'à putréfaction.

On traite les rhumatismes par l'application d'une peau de Lapin écorché vivant.

Ces pratiques barbares sont un vestige de l'ancienne croyance qu'avec le sang s'écoule la vie et que l'imposition du sang chaud de la victime infuse au malade une vigueur nouvelle.

Il n'y a pas bien longtemps encore, on utilisait dans maint endroit le sang des menstrues pour fabriquer des philtres chargés d'augmenter la puissance virile. On peut rattacher à ces croyances l'application d'un beefsteack sur les contusions, ou de viande fraîche de bœuf sur les cancers. Le poumon du bœuf a la réputation de couper la fièvre lorsqu'il est appliqué sur les pieds du malade.

Le Blaireau est un animal recherché non seulement à cause de la valeur de ses poils, mais parce qu'il occupe une place importante dans la thérapeutique. Sa

peau calme rapidement les attaques de goutte ; quant à sa graisse, on la conserve précieusement et on l'utilise en toute occasion, notamment dans les coliques et dans la toux. Elle facilite aussi, paraît-il, les accouchements

La peau de serpent, excellent talisman, constitue un remède souverain dans les gerçures des seins.

Nous allons examiner maintenant les remèdes d'origine animale et, en premier lieu, l'urine, aux applications aussi nombreuses que diverses. On en met sur les plaies, les coupures, les piqûres, les morsures. On en fait boire aux enfants atteints de convulsions et on s'en rince la bouche dans les rages de dents. Elle était réputée aussi pour conserver les yeux sains... jusqu'à l'ophtalmie purulente.

Le sang qui sort avec l'expulsion du délivre sert en frictions sur les nœvi de la mère pour les faire disparaître. Quant au cordon ombilical, dont on conserve, avons-nous vu plus haut, le bout desséché après sa chute, il fait merveille, dit-on, dans les coliques néphrétiques. Pour cela on le réduit en poudre et on le fait absorber dans une infusion.

Le lait de femme calme les douleurs des otites.

Les œufs pondus le Vendredi Saint sont mis à sécher, puis ils sont pulvérisés ; cette poudre, mise dans une infusion, sert à combattre « les flux de sang », c'est-à-dire la dysenterie.

Pour ne pas avoir à souffrir des hémorroïdes, il existe bien des moyens : conserver dans la poche du pantalon une noix trilobée, un navet volé, ou bien encore porter au doigt une bague en plomb. Le meil-

leur talisman reste encore le Marron d'Inde. Si malgré tout on souffre un jour d'hémorroïdes douloureuses, il n'y a qu'à mettre une queue de morue sur la braise et en respirer le parfum.

Le bouillon de poule est un remède à bien des maux, à condition que l'animal ait été plumé vivant et mis vivant dans le pot.

Pour les panaris il faut prendre un œuf frais, enlever la coquille, retirer la fine pellicule intérieure et l'appliquer un quart d'heure sur le doigt malade, après quoi on la retire et on l'enterre. Le panaris est en bonne voie de guérison !

Le beurre, excellent médicament dans les affections de l'oreille, est aussi utilisé pour oindre les brûlures dont il apaise la douleur.

Le cérumen calme la douleur des piqûres de guêpes.

Le saindoux et le lard sont appliqués en cas de douleurs rhumatismales, de torticolis, de déchirures musculaires.

Nous trouvant pendant l'été dans un village du Var, on nous amena un jour un jeune enfant, la tête entourée de coton, de linge et de bandes. Il souffrait beaucoup depuis trois jours derrière l'oreille, ne pouvait tourner la tête, et avait une fièvre intense. Après avoir enlevé le pansement nous ne fûmes pas peu surpris de trouver tout le côté de la tête couvert d'une épaisse couche graisseuse. Et la mère nous expliqua que, pensant à un torticolis, elle avait consciencieusement frotté avec un morceau de lard la région malade, puis avait fait des applications de saindoux, sans enlever la couche précédente. Et

comme si le « un peu » fait du bien, le « beaucoup » doit faire mieux encore, elle n'avait pas hésité à enduire aussi bien les cheveux que le pavillon de l'oreille, le cou et jusqu'à la nuque. Seule pourtant la mastoïde était en cause. Ce ne fut pas sans peine que nous enlevâmes du mieux que nous pûmes cette couche de graisse sale, n'osant pas envoyer à un chirurgien cet enfant dans un pareil état.

Remèdes divers

Il existe encore bien d'autres remèdes : applications bizarres, mélanges complexes. Nous allons les examiner dans ce paragraphe.

Dans les bronchites, congestions pulmonaires, pleurésies, on donne un liquide obtenu par macération dans l'alcool d'un mélange à parties égales de boutons de coquelicots et de crottin de cheval. On bouche hermétiquement pendant quarante-huit heures le flacon, dans lequel se fait la macération. La liqueur obtenue se donne à la dose d'un petit verre à liqueur matin et soir. On fait aussi absorber au malade un « vin chaud », vin dans lequel on met du sucre, de la cannelle et du citron, et que l'on fait bouillir ; c'est un excellent sudorifique. On peut donner aussi un mélange d'huile, de poivre et de vin chaud.

En cas de pneumonie, les ressources de la thérapeutique populaire sont variées. Dès les premiers

symptômes de la maladie, on mélange dans un verre un doigt d'huile, un doigt de vin et un peu de sucre et on fait absorber la mixture au malade. Si les symptômes ne s'amendent pas, on met dans un verre deux doigts d'huile, deux doigts de vinaigre et une cuillerée à café de poivre. Il faut avaler d'un trait. Ou bien on laisse un long moment dans le four du boulanger un sac de farine à moitié plein, puis on y introduit le malade et on l'y laisse jusqu'à ce que la farine soit refroidie. Ou encore on fait un cataplasme avec des morceaux de vieux chapeau de feutre « bien crasseux » frits dans l'huile.

Pour les enfants, on applique sur tout le haut du corps un drap mis à baigner dans la crasse d'huile, puis promené dans la cendre.

Contre les vers intestinaux, on place sur l'épigastre un emplâtre fait de papier gris, sur lequel on étend soit de la chandelle et de l'encens d'église, soit une bonne couche d'épices et de la chandelle fondue. C'est encore un excellent moyen de guérir les maladies d'estomac. On peut aussi creuser la moitié d'un citron, la remplir de miel et l'appliquer sur l'ombilic.

Le vinaigre des quatre voleurs, composé de vinaigre, camphre, ail et aromates est considéré comme anti-cholérique.

Sur les panaris, on met des cataplasmes émollients de pain bouilli ou bien une pommade faite avec de la cire jaune et de l'huile d'olive.

On fait avec du jaune d'œuf et de l'encens une

pommade qui, appliquée pendant neuf jours sur les entorses, les guérit sans séquelle fâcheuse.

Le traitement le plus efficace dans le cas d'empoisonnement par les Champignons est le suivant : on fait absorber dès que possible au malade, le mélange de trois cuillerées d'eau, de sel et de moutarde. Dès que les vomissements ont cessé, on fait avaler un blanc d'œuf, afin qu'il ne reste plus aucune parcelle de poison, puis enfin on fait boire une tasse de café fort.

Quand un enfant est atteint de convulsions, le meilleur remède est de lui appliquer sur le ventre un coton imbibé d'encens et d'eau-de-vie.

Les coliques des nourrissons sont calmées par un mélange de trois cuillerées à café de lait, d'huile d'amandes douces et d'eau de fleur d'oranger, sinon il faut l'emmailloter dans une chemise du père ou lui faire effectuer trois cabrioles.

Dans le muguet, il suffit de frotter la bouche de l'enfant avec sept linges différents.

Pour apaiser les maux de dents, il faut se rincer la bouche avec du vinaigre (autrefois de l'absinthe) dans lequel on a plongé une pièce de dix centimes portée au rouge.

Sur les plaies, la toile d'araignée est concurrencée par l'application d'une pincée de gros sel entre deux papiers gris.

Un emplâtre de papier gris sur lequel on a étendu de la farine, du vinaigre et de l'ail, mis sur les tempes, calme les névralgies faciales.

Enfin, nous citerons trois procédés qui, par leur

facilité d'application et leur bon marché, sont vraiment à la portée de tout le monde.

Dans les angines, une chaussette sale roulée autour du cou passe pour faciliter sérieusement la guérison.

La matière fécale d'un enfant à jeun, est, dit-on, efficace dans bon nombre d'affections cutanées.

Enfin, quand on se trouve devant un épileptique en crise, il suffit de le déchausser et de lui faire respirer l'odeur d'un soulier.

Il serait vraiment curieux de connaître le mode d'action de ces différentes thérapeutiques !

La thérapeutique par suggestion

Ce curieux mélange de christianisme et de paganisme qui, nous l'avons vu plus haut, règne sur les Provençaux, nous permet de prévoir que, si dans leur thérapeutique familiale ils réservent une large place à la bienveillance divine, ils n'en ont pas moins conservé la confiance d'antan dans les pratiques occultes destinées à mettre en fuite le mal. C'est pourquoi, dans ce chapitre, nous étudierons d'une part les procédés de magie, les incantations, les gestes rituels des guérisseurs et d'autre part, l'influence des saints, les pèlerinages dont ils sont l'objet et les prières qu'on leur adresse. Nous consacrerons enfin un paragraphe au culte des eaux, des pierres et des arbres.

La médecine magique

Nous avons vu dans le premier chapitre que la croyance dans l'influence des sorciers était fortement ancrée dans l'esprit des Provençaux et que nombreu-

ses étaient les pratiques qui permettaient de se préserver de leur néfaste influence, notamment dans cet acte de la procréation, qui préoccupe tant les esprits. Mais quelquefois, malgré les précautions prises ou plutôt par oubli de les prendre, une personne ou une famille est sous l'influence d'un mauvais sort. Rien ne réussira pour sauver un malade tant que ce mauvais sort ne sera pas conjuré. Mais il existe un excellent moyen de connaître la personne qui l'a lancé, afin de pouvoir l'obliger à le suspendre elle-même. On prend un « mou » de veau ou d'agneau, on le met dans un chaudron soigneusement récuré et plein d'eau en même temps que trois cents aiguilles et on fait bouillir le tout sur un feu clair. Sous l'action de l'ébullition les aiguilles piquent le mou et peu à peu y restent plantées. Ce sont autant de piqûres que ressent le sorcier, qui, souffrant énormément, vient lui-même supplier d'arrêter l'ébullition pour faire cesser ses tourments. Le malade est alors guéri. En général, pendant l'opération, un membre masculin de la famille se tient derrière la porte avec un solide gourdin. Malheur à la personne qui pénètre la première dans la chambre pendant ce temps. Car, suivant la croyance, c'est elle qui a jeté le mauvais sort et, avant d'avoir pu exactement se rendre compte de ce qui se passe, elle est copieusement rossée. Cette pratique a amené de graves désunions dans les familles, car bien souvent la personne ainsi traitée est une parente du malade, dont elle venait prendre des nouvelles et on conçoit que si l'entourage de celui-ci ne peut que haïr l'auteur du

sortilège, ce dernier, que nulle pensée malveillante n'a effleuré auparavant, ne pardonne pas facilement la correction reçue. Dans ce procédé bizarre peut-être, ne faut-il voir que l'œuvre d'un facétieux qui avait dû penser à la cocasserie de la scène où le visiteur innocent est rossé sans pitié, mais qui n'avait pas réfléchi aux conséquences lamentables qui pourraient s'en suivre.

A côté de ces sorciers néfastes dont on doit redouter l'influence, il en est d'autres qui ont une influence faste. Ils guérissent au secret, douleurs, luxations, crampes, saignements de nez par des passes, des signes de croix avec le pouce ou le gros orteil, des incantations à formules secrètes.

Les procédés de ces guérisseurs varient ; chacun a sa spécialité et ses recettes propres. Nous en citerons quelques-uns, dont la réputation était grande.

« L'homme du petit doigt », que l'on allait consulter sur place, prenait avec son petit doigt l'auriculaire de celui qui venait le consulter pour un malade qu'il n'avait pas besoin de voir et, à la vue d'une pièce du linge de corps de ce malade, dictait son ordonnance.

Un autre coupe les fièvres en touchant un vêtement du fiévreux.

« L'homme de Saint-Jean » avait des procédés plus mystérieux : il regardait avec attention le malade, faisait un cercle sur sa peau, un peu au hasard, puis ayant fait trois signes de croix fantaisistes et ayant soufflé trois fois, il mettait l'oreille sur ce rond. Ce qu'il entendait ou croyait entendre, nul ne le sait.

En tous cas, ce simulacre d'auscultation lui suffisait pour donner un traitement.

A Septèmes, près de Marseille, les parents menaient leurs enfants hernieux à « Maître Lazare ». Ils apportaient un œuf, la mère le découronnait, jetait le blanc en laissant le jaune dans la coque. Cela fait, l'enfant urinait dans l'œuf qui était ensuite placé dans une caisse de cendres. Il fallait que l'enfant fasse cela, successivement trois années. La troisième fois, il partait guéri.

Une entorse est « charmée » ou « conjurée ». Pour cela, l'opérateur se sert du membre opposé à celui atteint chez le patient. En faisant trois fois le signe de croix sur la partie malade, il prononce les trois mots : « ante, antete, superantete » et cela par trois fois. Certains conjurent avec la salive. Cette application de salive est le vestige d'un rite conjuratoire très usité dans l'antiquité. Les signes de croix, dont certains guérisseurs font accompagner leurs pratiques n'ont pas d'autre but, dans leur esprit, que de renforcer l'efficacité du rite. Les procédés diffèrent suivant les endroits. A Aubagne, la conjuration se fait par la même formule; mais c'est avec le pouce gauche que sont faits les trois signes de croix de bas en haut et de droite à gauche. Puis le blessé doit se reposer trois jours. A Toulon, un guérisseur fait avec son pied nu un signe de croix sur le membre atteint, en prononçant une formule secrète.

Un mal fréquent en Provence, l'été, suivant la croyance populaire, est le coup de soleil. Dès qu'un enfant se plaint de céphalée, c'est qu'il a le « soleil ».

Il ne serait pas sans danger de le laisser ainsi sans soins. Heureusement que, dans chaque village, une ou plusieurs vieilles femmes possèdent un secret pour « lever le soleil ». En voici quelques exemples :

On remplit un verre d'eau, on le recouvre d'un morceau de toile qu'on fixe à l'aide d'une ficelle, puis on écarte les cheveux de l'enfant et, renversant le verre, on le lui promène sur la tête dans tous les sens. On voit quelques instants après de petites bulles monter dans l'eau comme si elle allait bouillir et les commères présentes de s'écrier : « Elle bout, voyez comme elle bout »; et l'enfant est guéri. Ou bien, on prend un petit « toupin » que l'on remplit d'eau et que l'on place sur le feu. Lorsque l'eau bout, on y jette un fragment de gros sel et on dit en même temps : « Dans la mer il y a trois fontaines, une d'huile, une de vin, une de lait. Sainte Vierge, enlevez le soleil à (prénom du malade) » et on ajoute un *Pater* et un *Ave*. On répète trois fois les mêmes paroles en ajoutant chaque fois un grain de sel. Puis on renverse le « toupin » dans une assiette, l'eau montée dans le fond suivant les effets de la pression atmosphérique si l'opérateur est assez adroit, dans ce cas, c'est que l'enfant est guéri.

Une variante de ce procédé consiste à mettre neuf morceaux de gros sel dans un « toupin » en disant neuf *Pater* et neuf *Ave*, puis on le détourné dans une assiette et si l'eau remonte c'est que l'insolation est guérie.

Nous avons pu, après une longue insistance, obtenir d'une vieille femme le procédé suivant :

Elle place un toupin plein d'eau sur le feu. Quand l'eau bout, elle met successivement trois grains de sel en prononçant chaque fois en Provençal la formule suivante : « Soleil tourne, tourne, le fils de Dieu t'appelle, le fils de la Sainte Trinité, sors d'où tu es rentré ». Elle fait chaque fois un signe de croix disant : « Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit » mais jamais « ainsi soit-il ».

L'opération doit se faire trois fois dans la journée, le matin à l'aurore, à midi, et le soir au coucher du soleil.

Il existe encore bien des procédés. Le mal est si répandu et il y a tellement de femmes qui savent « lever le soleil » que forcément les rites varient et les formules se modifient d'un endroit à l'autre.

Un enfant a-t-il une angine ou même un simple enrouement, on le mène au guérisseur, qui, lui examinant la gorge, confirme qu'il a les « amygdales » ou « la luette tombée ». Il prend une mèche de cheveux au sommet de la tête, puis il tire d'un coup sec au point de l'arracher, ou, si la mèche est un peu plus solide, de soulever l'enfant. C'est un moment un peu douloureux à passer, mais il répat guéri.

En cas de fluxion dentaire, le procédé est le même que pour le soleil, en remplaçant dans la première formule « soleil » par « fluxion », ou bien encore on prend une pièce de un franc ou de deux francs ou une clef et on fait trois fois le tour de la joue malade en passant par les tempes, l'oreille et le maxillaire inférieur, chaque fois il faut faire avec la pièce le signe de la croix sur la joue. Il n'y a pas de

formule à prononcer, mais le procédé demande à être appliqué avec soin, car, si l'on dépassait la limite fixée par le rite, si l'on faisait par exemple passer la clef ou la pièce dans les cheveux, la fluxion serait attirée à cet endroit. On conjure de même les brûlures et les « coups d'air » ; dans ce cas on prononce les paroles suivantes : « Feu brûle ton feu, feu brûle ta couleur, feu qui a trahi notre Seigneur dans le jardin des oliviers ». Ou bien on dit trois fois en Provençal : « Brûlure, guéris-toi comme Judas a trahi Jésus-Christ » et en faisant chaque fois le signe de la croix.

Pour les coupures, on prend une pincée de terre et à trois reprises on fait le signe de la croix en prononçant ces mots : « Terre me nourrit, terre me guérit, terre me pourrit ».

Si tous ces procédés doivent être effectués par une personne qui a le « pouvoir », il en existe au moins un que l'on peut faire soi-même; c'est en cas d'orgelet. Il suffit de se regarder dans une glace et de dire trois fois « dehors et pas en dedans », en accompagnant les paroles d'un geste adéquat du doigt. Puis on part en courant sans plus se regarder et l'orgelet disparaît, paraît-il.

Les formules qui accompagnent les gestes rituels que nous venons de voir sont simples, et c'est probablement pourquoi on a pu arriver à les connaître. Il faut avouer que beaucoup nous sont inconnues et ce sont certainement les plus curieuses. Elles ne sont probablement qu'une succession de mots barbares, sans signification aucune peut-être, formules de conjura-

tions et de prières anciennes qui, transmises de générations en générations par des gens incapables de les comprendre, ont été modifiées au point de les rendre méconnaissables.

Les vieilles femmes, qui possèdent ces formules magiques, sont persuadées que le fait de les dévoiler leur enlèverait leur pouvoir d'exorcisme et elles attendent leurs derniers moments pour transmettre soit à quelqu'un de leur famille, soit à une personne qu'elles auront jugée digne de cet honneur, le secret des gestes et des paroles de conjuration.

Dans un village du Var, une vieille femme guérit les taies de la cornée. Après avoir examiné l'œil atteint, elle reconnaît de quel côté sont venues les « taches ». Elle fait alors un signe de croix, puis marmotte une formule secrète, pendant qu'avec la main, elle fait le geste de repousser ces taches du côté où elles sont venues. L'opération se termine par un autre signe de croix. En général, une séance suffit pour rendre à la cornée sa transparence normale. Cette bonne vieille est d'ailleurs persuadée qu'elle pourrait rendre aveugle la personne qui se confie à elle en faisant le geste de lui ramener ces taches au centre de la cornée. Malgré tous nos efforts il nous a été impossible d'obtenir la formule qui, paraît-il, se transmet de génération en génération par la branche féminine de la famille. Nous ne fûmes pas peu surpris d'apprendre, en nous occupant de ce procédé, que l'an passé, les religieuses de l'hôpital du village voyant leur cheval devenir peu à peu aveugle malgré un traitement institué par le vétérinaire,

firent venir la bonne vieille qui, par ses gestes, réussit à rendre sa vision primitive au cheval. Il nous a paru intéressant de noter ce fait. Combien doit être convaincu l'accent de ces villageois, quand ils parlent de ce moyen de guérir, pour être arrivé à faire partager leur confiance par des religieuses, dont la mission est de détruire ces croyances.

Voyons maintenant les pratiques effectuées par les individus eux-mêmes pour guérir diverses affections.

Pour les verrues, un procédé consiste à faire sur elles des signes de croix avec des pois-chiches que l'on jette ensuite par dessus l'épaule ; ou bien la personne qui en est atteinte doit voler en passant devant un épicier une poignée de pois et en répandre dans la rue autant qu'elle a de verrues, sans se retourner. Les pois restants sont jetés dans un puits ; quand ils sont pourris, les verrues tombent. Un autre procédé consiste à jeter une grosse pomme dans un puits et à partir en courant pour ne pas l'entendre tomber. Si cette condition est remplie quand la pomme est pourrie les verrues ont disparu.

La croyance en la transmissibilité des verrues a donné naissance à diverses pratiques pour s'en débarrasser. On peut soit remplir un petit sac en papier de pois et le laisser tomber au milieu de la rue ; c'est alors la personne qui le ramassera qui héritera des verrues. Ou bien plus simplement on va chez une personne connue et l'appelant par son nom dans l'escalier on lui crie : « Mme X..., je vous les laisse ». Il est d'ailleurs prudent dans ce cas de prendre rapi-

dement le large, car la dame en question a tout autre chose à vous dire que des remerciements.

La variété et l'abondance de ces procédés laisse supposer que leur efficacité n'est pas à l'abri de toute critique. Aussi vaut-il mieux éviter d'avoir des verrues et pour cela notamment ne jamais compter les étoiles en les désignant du doigt.

Pour guérir les hémorroïdes, il existe un excellent moyen. Il suffit de passer au doigt du sujet un anneau fait en travaillant à froid la seconde caboche de la rangée interne du pied gauche d'un cheval blanc entier. Un anneau obtenu après avoir satisfait à tant de conditions ne peut être qu'efficace. Il en figure un au Muséon Arlaten envoyé par le Docteur Fallen, d'Aubagne, d'où vient le procédé.

Un hydropique se trouvera bien de priser neuf fois sur une Marrube (*marrubium vulgare*).

Combien de gens, paraît-il, ont pu calmer des rages de dents épouvantables en prenant un cheveu qu'ils enroulent autour d'un clou rouillé. Après en avoir touché la dent malade, ils le plantent en terre d'un seul coup de marteau. La guérison est radicale à condition que le cheveu reste toujours enroulé autour du clou. Ou bien encore on prend un œuf, on fait un trou dans la coquille, puis on coupe les ongles du patient et on fait passer les débris par cet orifice. On rebouche et on met l'œuf dans le fumier. Quand l'œuf est pourri, le mal de dents a disparu. Il vaut mieux, dans ce cas, qu'il ne soit pas trop violent !

Une personne de votre entourage a la fièvre. Il

faut aller dans un champ d'oliviers avec un vêtement du malade. Là, on invoque la Vierge en disant le nom et l'âge du malade, il suffit alors de planter un couteau en terre et la fièvre est coupée ; ou bien on taille les ongles du malade, et on met les débris dans un morceau de fromage de gruyère que l'on fait manger à un chien ; ce dernier prend la fièvre et meurt.

Près de Marseille, le fiévreux doit aller s'endormir à l'ombre d'un pêcher, le dos appuyé au tronc. Il se réveille, paraît-il, guéri, mais le pêcher jaunit, perd ses feuilles et meurt.

Un enfant est-il faible ou atteint d'une hernie ? On le mène le matin de bonne heure dans les bois. On choisit un jeune arbre vigoureux que l'on fend longitudinalement, sans trop l'ébranler, ni pousser la fente jusqu'aux racines. Puis on écarte les deux parties et on fait passer entre elles à trois ou sept reprises différentes l'enfant dépouillé de ses vêtements. On peut pendant ces passages successifs l'asperger de quelques gouttes de rosée. Cela fait, on ficelle solidement le tronc pour maintenir très exactement en contact les deux portions. Si elles ne se ressoudent pas, l'enfant restera hernieux pendant toute sa vie. Mais si l'arbre récupère sa solidité primitive, l'enfant est guéri et à vingt ans rivalisera avec l'Apollon grec.

Pour guérir la coqueluche, il faut faire passer le petit malade sept fois de suite sous le ventre d'un âne allant de droite à gauche. Prendre bien garde que chaque passage effectué en sens inverse neutra-

liserait les effets d'un passage effectué dans le bon sens et la guérison ne pourrait être obtenue.

Dans ces deux derniers procédés, on peut reconnaître le vieux rite du passage à travers un trou (H. GAIDOZ, *Un vieux rite médical*, Paris, Rolland, 1892).

Pour préserver ou guérir les enfants de la gale, il suffit de les faire vautrer tout nus dans la rosée le matin de la Saint-Jean.

Un excellent moyen, paraît-il, d'arrêter les épistaxis consiste à placer dans le dos des sujets une clef.

Nous voyons, par cet exposé, que la thérapeutique magique reste encore en honneur en Provence, surtout si l'on considère que beaucoup de formules d'exorcisme nous sont inconnues.

Certains de ces procédés constituent un curieux appel à l'influence conjuguée de la puissance divine et des puissances occultes, mais ceux qui s'accompagnent de signes de croix, certainement ajoutés par la suite à des rites de conjuration plus anciens, ne sont là que pour augmenter l'efficacité de ces rites dans l'esprit de ceux qui les pratiquent et c'est pourquoi nous les avons classés dans ce paragraphe.

Médecine religieuse : Les saints guérisseurs

Les Provençaux ont une grande confiance dans les saints de leur pays, aussi, nombreux sont-ils, ceux qui sont vénérés et que l'on invoque soit comme protecteurs, soit comme guérisseurs de maladies. Certains de ces saints n'ont pas, pourrions-nous

dire, de spécialité et on leur adresse des prières pour n'importe quel mal. Chaque village a son saint patron sous la protection duquel les habitants se placent. Quelquefois sa renommée n'est pas très étendue, mais les villageois lui font entière confiance et c'est d'abord lui qu'on implore avant d'aller, si c'est nécessaire, faire des pèlerinages plus lointains, aux saints dont la réputation est grande dans tout le pays et qui sont quelquefois même connus de la France entière.

Nous avons déjà parlé, dans le premier chapitre, de certains saints renommés pour assurer la fécondité de la jeune épousée, comme la Sainte Vierge, Saint Joseph, Sainte Anne, Saint Honorat, Sainte Roseline, Sainte Marthe, Sainte Madeleine et Sainte Anne d'Apt. Nous avons dit aussi un mot de Saint Vincent, dont les effigies constituent une sauvegarde contre les sorciers.

Chaque année, le jour de la fête du village, qui correspond généralement avec celle du saint, les paysans vont le matin à la messe lui demander aide et protection pour l'année à venir. C'est ainsi que le jour de la fête patronale, pendant que la procession se déroulait dans les rues du villages, les mères allaient faire passer leurs enfants sous la châsse du saint ou sous l'étole du prêtre pour les protéger des maladies futures et les rendre forts.

De même, dans certains endroits, les valétudinaires, les mères de famille qui voulaient voir leurs enfants se fortifier et même les jeunes femmes pour

être fécondes se plaçaient aussi près que possible de la niche du saint pendant la messe.

Pendant une certaine période, un moyen assez répandu dans les villages était, pour se libérer d'un mauvais sort ou pour attirer la bienveillance divine, de faire dire des messes par le curé de la paroisse. La quantité de messes était très variable suivant les endroits et suivant la raison qui les motivait. Il faut avouer que les prêtres n'étaient pas étrangers à cette coutume. Dans bien des villages, c'étaient eux-mêmes qui répandaient cette idée chez leurs ouailles pour augmenter les bénéfices de la cure, et l'on comprend, il y en a d'ailleurs des exemples, que certains prêtres peu scrupuleux n'aient pas craint de fixer un nombre imposant de messes pour solliciter la moindre intervention divine.

Quoique n'atteignant plus ce développement exagéré, ce moyen est encore en honneur à l'heure actuelle. De même une pratique très répandue consiste à faire lire par le prêtre les Evangiles sur la tête des enfants dont la croissance se fait mal, qui font souvent des chutes douloureuses ou sur la tête des malades graves et des femmes sortant de couches pénibles.

Un pèlerinage très réputé en Provence est celui que l'on fait le 22 juillet à la Sainte-Baume, près d'Aix, pèlerinage qui s'adresse à Sainte-Madeleine. C'est, d'après la légende, à la Sainte Baume que Sainte Madeleine, après être débarquée aux Saintes-Maries, et avoir successivement séjourné à Marseille, à Six-Fours et à Aix, vint se réfugier et vécut

trente-trois ans dans le repentir et l'expiation de ses péchés. On lui demande un peu de tout, mais surtout les jeunes filles viennent prier pour se marier et les jeunes époux pour avoir des enfants. Il était d'excellent augure pour ces jeunes personnes de perdre une jarretière pendant le pèlerinage. Aussi s'en perdait-il beaucoup ! Tant que les moyens de communication n'ont pas été assez rapides pour permettre de faire le pèlerinage dans la journée, les pèlerins campaient la veille dans les bois. La promiscuité des deux sexes était telle que c'était pour la jeunesse une occasion de sympathiser rapidement et de passer une excellente soirée. Les nuits sont si belles et il fait si bon dans les bois à ce moment de l'année ! Et c'est pourquoi bien souvent la sainte n'avait que peu à faire pour exaucer les vœux qui étaient formulés et le pèlerinage était suivi d'heureux effets. Pendant ce pèlerinage, les gens atteints d'affections oculaires devaient se laver les yeux dans l'eau qui coule dans la grotte et les autres pèlerins en buvaient un peu à titre prophylactique pour tous les maux qui pouvaient les atteindre. Nous reviendrons sur ce point un peu plus tard.

Un saint très connu dans les environs de Toulon est le grand Saint Maur, patron de la Garde. On promenait ses châsses autour du lit de la parturiente pour supprimer les douleurs de l'enfantement. On l'invoque beaucoup à titre préventif et nombreuses sont les mères qui, le jour de la fête patronale de la Garde, mènent à la messe leurs enfants, pour les placer sous la protection de Saint Maur, qui les pré-

servera de toutes les affections. On va aussi déposer au pied de l'autel les enfants malades. Sa spécialité est, paraît-il, de « redresser les jambes tordues ». S'il ne refuse jamais son appui à ceux qui ont entière confiance en lui, il sait aussi punir les impies. La légende le montre comme assez vindicatif. On raconte en effet qu'un jour de fête un jeune homme voulant plaisanter s'arrêta dans l'église devant la statue du saint représenté avec une grande barbe et mettant un sou dans le tronc, il aurait dit : « Tenez, allez vous faire raser, car vous en avez grand besoin ». Il ne tarda pas à se repentir de son geste car, peu après, il sentit pousser dans sa propre barbe une multitude de « boutons » et il fut bientôt atteint « d'une affreuse dartre pustuleuse » très douloureuse devant laquelle les médecins furent forcés d'avouer leur impuissance. Reconnaissant son impiété, le malheureux alla implorer Saint Maur d'arrêter ce châtiement et n'obtint paraît-il la guérison qu'après force messes.

Près de Marseille, les femmes allaient faire leurs dévotions à l'oratoire de Saint Siffrein. C'était, paraît-il, efficace contre « les vertiges, les ébullitions de sang et autres maux qui entraînent les accès de colère ».

A Chateauneuf, près de Grasse, se trouve la chapelle de Notre-Dame du Brusç qui abrite une statue de Saint Eïgous (Saint Aqueux), dont le nom indique clairement l'influence qu'on lui attribue sur la chute des pluies. Il guérissait aussi les fièvres. Pour cela, il fallait gratter la statue qui était en bois et

avaler dans un peu d'eau les parcelles ainsi détachées. Ça devait être radical, car on a réduit la statue à l'état de bûche informe. On a dû la remplacer dans l'église par une statue de pierre, qui, paraît-il, ne possède plus les mêmes propriétés.

Nous ne pouvons passer en revue tous les saints vénérés en Provence et dire un mot de chacun d'eux. Chacun a sa légende et ils sont tellement nombreux qu'il faudrait leur consacrer une étude particulière, qui dépasse le cadre de notre travail. Nous nous contenterons de les nommer et de dire les vertus qu'on leur attribue :

Saint Gilles, Saint Sumian de Brignoles et Saint Faustin de Varages, combattent la stérilité féminine.

Saint Lambert, né suivant la légende par l'opération césarienne, atténue les douleurs de l'enfantement, de même que Saint Maur, Sainte Marguerite et tous ceux que nous avons vus dans le premier chapitre.

Sainte Agathe, assure aux nourrices un lait abondant. Patronne de Maillanes, où mourut Frédéric Mistral, c'est la plus renommée des spécialistes mammaires. Nous avons vu que les amulettes qui favorisent la lactation sont des pierres d'agate. Comme l'a fait remarquer M. le Professeur Bellucci de Pérouse « la croyance à l'efficacité des pierres d'agate provient vraisemblablement d'une association d'idées entre le nom de la sainte et celui des pierres ».

Saint Concorde, honoré à Arles, a une influence analogue.

Saint Romain, Saint Sébastien, Saint Quinies, protègent les enfants ; les deux premiers notamment les préservent des convulsions.

Saint Barnabé guérit le rachitisme. Les rachitiques qui faisaient sept fois le tour des reliques du saint se voyaient, paraît-il, transformés en athlètes.

Saint Baudile guérit les « croûtes de lait » et Saint Cyr la teigne appelée d'ailleurs mal de Saint-Cyr.

Saint Blaise est invoqué dans les maux de gorge. Le pain, le sel et le raisin bénis le 3 février, jour de la Saint-Blaise, sont spécifiques dans ces cas.

On a recours à Saint Clair ou Sainte Claire dans toutes les affections des yeux et à Saint Ausile dans les affections de l'oreille.

Les fiévreux se recommandent à Sainte Berthe, à Saint Jean, à Saint Véran, à Saint Césaire. Les fièvres pernicieuses sont du ressort de Sainte Pétronille.

Saint Ferréol et Sainte Eutrope calment les douleurs rhumatismales.

La dermatologie est le domaine de Saint Jean ou de Saint Antoine, qui, avec Saint Jules et Saint Donnat, protègent aussi de l'épilepsie.

Saint Roch combat la peste ; Saint Hubert et Saint Denis la rage ; Saint Lazare la lèpre.

Saint Pierre est invoqué pour la guérison de l'hydropisie.

Saint Loup fait fuir les coliques.

Saint Nazaire guérit les mains malades.

Enfin Saint Christophe et Saint François d'Assise préservent de la mort subite.

Il y en a, du reste, bien d'autres et, si les méde-

cins de la terre ne suffisent pas, il ne manque pas de médecins célestes à qui s'adresser.

Culte des pierres, des bois et des eaux

Le culte des pierres, qui n'a jamais eu certainement en Provence un développement aussi considérable que dans certaines régions de France et notamment en Bretagne, a disparu presque complètement. A peine retrouve-t-on quelques traces, notamment à Saint-Ours (dans les Basses-Alpes) et à Bauduen (Var), où les jeunes filles ou jeunes femmes allaient glisser sur des roches inclinées, soit dans le but de se marier, soit pour être mères. Il y avait aussi à Solliès-Pont (Var) une tuile de la petite chapelle de Saint Roch que l'on cherchait à atteindre en sautant, dans le même but. Mais actuellement, dans ces villages même, beaucoup de gens ignorent ces pratiques et s'il y a encore quelques jeunes personnes qui respectent la tradition, du moins le font-elles en cachette ; elles doivent d'ailleurs être très rares.

Il en est de même des arbres. Si l'on voit encore quelquefois de jeunes époux, lors du pèlerinage de la Sainte Baume, embrasser le premier gros tronc de chêne qu'ils rencontrent, c'est plutôt par amusement qu'ils le font que persuadés de l'efficacité de ce geste pour avoir une nombreuse descendance.

A Collobrières (Var), ils allaient glisser sur les grosses racines d'un châtaignier séculaire, auquel on

accordait une vertu fécondante parce que le tronc portait deux bosselures jumelles.

A Aix, le jour de la fête, c'était contre le tronc d'un gros olivier que les époux allaient par trois fois heurter leurs fesses. Mais ces pratiques, comme pour les pierres, sont maintenant du domaine du souvenir.

Il n'en est pas de même du culte des eaux, qui s'est mieux conservé. Nous allons en citer quelques exemples. L'eau qui coule dans la grotte de la Sainte Baume guérit, paraît-il, les maladies des yeux depuis l'affaiblissement de la vue jusqu'à la cataracte. Elle guérit les maladies des femmes et des enfants et même par extension celles des hommes. On a dit d'elle aussi qu'elle « fait croître la chevelure, donne aux filles un teint clair et les rend désirables ». Mais c'est surtout pour les yeux que sa vertu est spécifique. Il faut voir là la conséquence de la légende concernant l'origine de cette eau. Suivant une version, quand Sainte Madeleine vint se fixer à la Sainte Baume, il n'y avait pas d'eau, mais Dieu frappant le rocher en fit jaillir une source, qui coule dans un espèce de petit bassin naturel. Fait curieux, la hauteur de l'eau dans ce bassin ne varie jamais. La naissance de cette source par une intervention divine, explique la diversité de ses vertus.

Suivant une autre version, Sainte Madeleine, arrivée là avec un profond repentir de ses fautes, pleura tellement que ses larmes firent naître une source. Et c'est ce qui explique la vertu de l'eau pour les affections oculaires.

Quoi qu'il en soit, les pèlerins témoignent toujours leur confiance en la vertu de cette eau.

Dans l'Estérel se trouve une grotte : « la Baume de l'Estérel » disposée de telle façon que les eaux de pluie s'y rassemblent en constituant une citerne naturelle. Elle possède une ouverture par laquelle à un certain moment de l'année un rayon de soleil vient éclairer les parties qui restent dans l'ombre pendant tout le reste du temps. Cette disposition a frappé depuis longtemps les esprits et a donné naissance à des légendes, dont une suivant laquelle Saint Honorat aurait vécu là quelques années. On dit que l'eau de la Grotte « guérit les maladies, prévient celles que l'on peut avoir, fait trouver aux jeunes filles un mari suivant leurs désirs et rend les femmes fécondes ».

Près de Solliès-Pont, l'eau de la fontaine de Sainte Christine conserve une excellente vue, si on s'en lave les yeux le jour de la fête de la sainte.

Sur la rive gauche des gorges du Loup, près de Grasse, la grotte de Saint Arnoux possède une fontaine dont l'eau guérit les pèlerins atteints d'une affection cutanée.

Nous citerons encore l'eau de la fontaine de Saint Gens, près de Pernes (Vaucluse), qui guérit les fièvres; l'eau de la fontaine de Saint Cer, près de Puyloubier (Bouches-du-Rhône), qui préserve de diverses maladies.

On attache encore une vertu prophylactique à l'eau du Vendredi Saint. Ce jour-là au moment où les cloches se mettent à carillonner, les femmes vont

chercher de l'eau à la fontaine, persuadées que le fait d'en boire préserve des maladies, des malheurs et des accidents pendant toute l'année.

Nombreuses encore sont les fontaines ou sources auxquelles les croyances populaires attachent des vertus diverses. Mais comme ce n'est pas particulier à la Provence, nous ne nous étendrons pas davantage.

Cette croyance à la vertu des eaux de source est un vestige du culte des eaux, culte étonnamment ancien, qu'on retrouve toujours en remontant dans le temps. A l'avènement du christianisme, il fallut compter avec ce culte. Livrer la guerre à la superstition n'était guère possible, car il n'était pas certain que ce soit elle qui soit vaincue. Aussi, le christianisme, de préférence, se substitua peu à peu à elle et la source qui avait un nom de divinité païenne se trouva finalement placée sous l'invocation d'un saint chrétien.

De là naquirent force légendes pour expliquer la venue des saints en ces endroits. Il existe de nombreux exemples de papes ou d'évêques, qui firent tout leur possible pour mettre ce culte des eaux au service de la religion, pour laquelle c'était d'ailleurs un profit appréciable.

Quoi qu'il en soit, on continue en Provence à avoir confiance dans la vertu prophylactique et thérapeutique des eaux, comme en bien d'autres régions d'ailleurs.

Evolution des croyances populaires

Parmi les moyens thérapeutiques dont nous avons parlé dans cette étude, quelques-uns, en petit nombre, ont été cités à titre documentaire, mais pour la plupart, nous pouvons affirmer que leur emploi est encore d'actualité. Nous avons en effet supprimé maints procédés qui, après avoir eu leur heure de gloire, ont à peu près disparu, ne laissant aucune trace dans les esprits. C'est pourquoi on reste frappé de voir que des pratiques bizarres, des remèdes invraisemblables voisinent avec d'autres, dont l'effet salulaire est peut-être contestable, mais dont on peut concevoir l'application. Et immédiatement on se demande comment, en notre siècle, on peut voir figurer encore de tels moyens dans la thérapeutique populaire.

Mais si l'on réfléchit et qu'on examine de près l'évolution de la thérapeutique médicale, on comprend mieux cette persistance.

En effet, jusqu'à la fin du xvii^e siècle, les remèdes de nature chimiques étaient d'une extrême rareté. La chimie n'était encore qu'à ses débuts et d'autre part, tout essai d'introduction de nouveaux remèdes

était empêché par la Faculté, qui n'admettait que ce que Galien connaissait ou avait prévu.

Nous ne ferons que rappeler la fameuse guerre de l'antimoine. L'expérience avait pourtant prouvé que ce médicament possédait réellement une valeur thérapeutique, mais ne se basant que sur les échecs et ne voulant même pas essayer d'améliorer les méthodes d'application, la Faculté refusait avec toute son autorité de consacrer officiellement la valeur du remède. Il fallut l'intervention royale pour lui donner droit de cité dans la thérapeutique.

Quels étaient donc les moyens de traitement employés par les médecins de cette époque ? Beaucoup étaient basés sur l'empirisme et on imagine difficilement à l'heure actuelle que l'on ait pu obtenir d'heureux résultats avec des remèdes alors célèbres.

Nous avons eu entre les mains un vieux livre datant de 1711, intitulé: « Médecine et chirurgie des pauvres », dans lequel nous avons pris au hasard quelques moyens de guérir.

« On pile dans un mortier de marbre des écrevisses avec du beurre frais, étant bien incorporé, on met le tout sur le feu pour faire fondre le beurre, on en fait l'expression qu'on laisse épaissir jusqu'à la consommation de l'humidité ». C'est un excellent remède « contre les ptoses, chutes de haut, exulcérations des reins, des parties urinaires et autres parties internes ».

La guérison radicale des condylomes ou crêtes du fondement s'obtient en faisant cuire avec du vin, jusqu'à épaisseur du miel, de la racine de chardon à

carder. Le produit doit être conservé dans une boîte en cuivre.

Les paysannes constipées se guérissaient en appliquant en cataplasmes de la fiente de brebis récente ; « cette fiente est bonne aussi pour les plaies parce qu'elle dessèche, cicatrise ».

Sur les fistules, on mettait de la poudre de crapaud après les avoir lavées avec de l'urine d'enfant mâle.

Enfin, un dernier remède : l'eau qui se trouve dans les creux de chênes pourris guérit de la gale ulcérée.

Nous ne citerons pas la composition de cérats et de baumes alors très réputés.

Le livre dans lequel nous avons puisé ces remèdes a été publié avec l'approbation de Nicolas Andry, régent (doyen) de la Faculté de Médecine de Paris.

Que faut-il conclure de là ? C'est que minime est la différence entre les moyens baroques que nous avons cité dans la thérapeutique populaire actuelle et la thérapeutique peut-on dire officielle d'il y a deux cents ans à peine. Toutefois beaucoup de ces formules bizarres ont disparu. Celles que nous avons signalées peuvent être considérées comme les derniers vestiges de ces anciennes médications que les progrès de la science ont ruiné. Mais on comprend mieux maintenant que le vulgaire, plus profondément attaché aux vieilles idées, ait conservé sa confiance dans ce qui était considéré comme une excellente thérapeutique il n'y a pas bien longtemps encore.

On se rend compte tout de même que petit à petit, les données scientifiques pénètrent dans la masse et en considérant que de nombreuses pratiques, autre-

fois fort en honneur, ont maintenant disparues, on peut prévoir que, dans un laps de temps plus ou moins long, toutes celles qui subsistent encore seront tombées dans le domaine de l'oubli et c'est là l'essentiel. Car elles sont beaucoup plus nuisibles qu'utiles aux patients qui s'y soumettent.

Les plantes, auxquelles la croyance populaire attribue une vertu, garderont pendant longtemps encore une place importante dans la thérapeutique populaire, surtout les plus couramment employées. Certaines sont indiscutablement efficaces (rhubarbe, et séné par exemple) ; quant aux autres, si leur utilité est contestable, du moins sont-elles inoffensives.

De même, pendant longtemps encore les vieilles femmes lèveront le soleil ou conjureront les brûlures ; les guérisseurs feront sur les déchirures musculaires leurs passes ou leurs signes de croix en murmurant leurs formules magiques ; car, ces procédés, vu la façon dont ils sont employés (massages, repos), ne peuvent faire que du bien et l'amour du mystérieux et du surnaturel qui dort au fond de chaque homme, particulièrement en Provence, poussera les paysans à y avoir encore recours.

Si nous considérons maintenant les rapports entre la thérapeutique populaire et la thérapeutique scientifique, nous voyons qu'indiscutablement la première gêne l'application de la seconde, car elle la précède toujours. On recourt au médecin quand on ne peut plus faire autrement. Les conséquences de ce fait peuvent être désastreuses. Mais aussi n'est-ce pas sans une certaine appréhension que nos paysans vont voir

un monsieur qui les tripote un peu partout, enlève souvent les illusions qu'ils peuvent avoir sur leur état de santé, donne quelquefois à suivre des régimes pénibles, fait toujours déboursier de l'argent et vous envoie en faire autant chez le pharmacien au moyen d'un papier sur lequel sont écrits des noms à coucher dehors ! D'ailleurs ce médecin, disent-ils, malgré ses diplômes, quel résultat tellement supérieur obtient-il ? Ne sont-ils pas nombreux les exemples de malades guéris sans son intervention ? Quelquefois il vous parle d'une opération nécessaire, comme si ce n'était rien d'aller à la ville se faire « charcuter » et dépenser beaucoup d'argent ! Ne vaut-il pas mieux aller trouver le guérisseur, qui, moyennant un couple de pigeons ou une douzaine d'œufs, fera « ce qu'il faut faire » et souvent on guérira tout aussi bien. Si cette médication ne réussit pas, c'est que probablement il n'y a pas grand'chose à faire. Alors on tente l'expérience du médecin.

Le médecin n'impressionne pas suffisamment les esprits s'il ne sait pas s'adapter à la mentalité des habitants. Ausculter, palper, percuter et donner une ordonnance n'est pas suffisant. Mais qu'il ait un Vaquez ou un thermocautère, il est déjà beaucoup mieux considéré, car ces appareils bizarres frappent l'imagination des patients. Combien de gens dans les villages viennent demander au médecin de leur faire des pointes de feu, en trouvant un bon prétexte pour « vouloir le feu » et c'est souvent de cette façon que le médecin du village conquiert une population toujours portée à se défier de lui.

Si généralement la médecine populaire porte tort à la médecine scientifique, peut-elle lui rendre des services ? Certainement. Les médicaments qui figurent en effet sur les formulaires actuels, sauf à peu près tous les remèdes chimiques, n'ont été introduits dans la thérapeutique qu'après avoir été pendant fort longtemps administrés par empirisme et avoir fait leurs preuves de cette façon. Cela ne s'est pas fait sans casse. Combien y a-t-il eu d'accidents avant que l'on soit arrivé à connaître les plantes vénéneuses et les substances toxiques ? combien de tâtonnements pour obtenir le maximum de profits des moyens thérapeutiques que la nature a mis à la disposition de l'homme ?

Si nous considérons même les choses de plus haut, ne pouvons-nous pas penser que les savants sont arrivés à tirer des produits utiles de plantes ou de végétaux que la médecine populaire n'avait pourtant pas employés dans ce but, justement en raison de ce que la science doit à l'empirisme.

C'est ainsi par exemple, que depuis des siècles, le marron d'Inde conservé dans la poche est considéré comme un excellent talisman contre les hémorroïdes. Or, depuis un petit nombre d'années à peine, l'extrait fluide de marron d'Inde est prescrit couramment dans cette affection. Ne peut-on pas voir l'origine des recherches scientifiques effectuées sur le marron d'Inde dans le fait de sa réputation populaire.

D'autre part, s'il est indiscutable qu'une conjuration de brûlures, par exemple ne peut amener aucune amélioration visible de celle-ci, il est non moins

certain que bien souvent après l'opération le « brûlé » ne souffre plus. N'est-ce pas tout simplement parce que la suppression du symptôme douleur est due à un phénomène d'autosuggestion et qu'ainsi on utilisait inconsciemment ce moyen de guérir bien avant qu'il ne soit médical ?

N'est-ce pas aussi à un phénomène d'autosuggestion que l'on doit attribuer les heureux résultats constatés quelquefois après des neuvaines, des pèlerinages, ou bien après les incantations et les rites des guérisseurs ? Nous voyons donc que la médecine populaire a fourni à la médecine scientifique des ressources appréciables. Elle a fait son temps maintenant et l'évolution montre qu'une régression de plus en plus sensible permet de prévoir sa disparition.

Les conditions de vie actuelle, le développement des moyens de communication, le mélange des peuples, la pénétration du savoir dans la masse et les progrès faits par la science lui portent de rudes coups. Si elle se maintient encore en Provence malgré l'afflux des étrangers, c'est que le Provençal, profondément attaché à son pays, reste fidèle à ses légendes, à ses traditions, à ses croyances et ne voit pas sans un serrement de cœur sombrer peu à peu, chaque jour, dans la vie fiévreuse d'aujourd'hui le culte du passé et s'émietter le patrimoine intellectuel héréditaire que des invasions et des guerres avaient laissé presque intact à travers les siècles.

Conclusions

La thérapeutique populaire, malgré la bizarrerie et quelquefois l'in vraisemblance de ses procédés et de ses applications continue à être fréquemment employée en Provence, gênant bien souvent l'action de la thérapeutique scientifique. Que doit faire le médecin devant cet état de choses ? Lutter contre les charlatans, qui, sous prétexte de vendre des remèdes merveilleux, exploitent l'ignorance et la crédulité populaires. Mais surtout il doit faire voir au paysan les avantages et les bienfaits de la science moderne, réagir avec douceur contre les préjugés nuisibles. Il fera ainsi œuvre utile tout en laissant subsister ce qui permet de connaître et d'apprécier l'originalité intellectuelle d'une race, qui, malgré de nombreux bouleversements à travers les siècles, a su conserver le culte de ses traditions.

L'évolution de ces croyances montre d'ailleurs qu'elles sont en nette régression et permet de prévoir leur disparition progressive.

C'est donc le moment de conserver pour les siècles futurs toutes ces superstitions qui font le charme et la poésie de notre pays. Peut-être, un jour, nos des-

cendants regretteront-ils la disparition de ces vestiges du passé, lorsque le mouvement d' « américanisation », qui s'étend de plus en plus, aura transformé le monde, pour le rendre tel que le Docteur Duhamel, dans les « Scènes de la vie future », l'a peint, avec de si sombres couleurs.

Vu :
LE DOYEN,
JEAN LEPINE.

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
J. GUIART.

Vu et permis d'imprimer

LYON, le 10 Octobre 1930.

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
JOSEPH GHEUSI.

Bibliographie

- AICARD (J.). — *Maurin des Maures*.
- AMIC (A.). — *Considérations médico-topographiques sur la ville de Brignoles*.
- BÉRENGER-FÉRAUD. — *Traditions et réminiscences populaires de la Provence*. Paris, Leroux, 1885.
- *Superstitions et survivances étudiées au point de vue de leur origine et de leurs transformations*. Paris, Leroux, 1896.
- *Les légendes de la Provence*. Paris, Leroux, 1888.
- *La race provençale*. Paris, Doin, 1883.
- *Les Provençaux à travers les âges*. Paris, Leroux, 1900.
- BOURRILLY (J.). — *La vie populaire* (encyclopédie des Bouches-du-Rhône).
- CABANES. — *Remèdes d'autrefois*. Paris, Maloine, 1910.
- CABANES et BARRAUD. — *Remèdes de bonne femme*. Paris, Maloine, 1907.
- CAUVIN (F.). — *Le mal méditerranéen*. Thèse de Bordeaux, 1927.
- DENIS (A.). — *Chroniques et traditions provençales*. Toulon, 1831.
- GILLET et MAGNE (J.-H.). — *Nouvelle flore française*.

HERMANT (P.) et BOOMANS (D.). — *La médecine populaire*. Paris, Nourry, 1928.

LENTHERIC. — *La Provence maritime ancienne et moderne*.

— *La Grèce et l'Orient en Provence*.

LETUAIRE. — *Cahiers, notes et souvenirs sur l'histoire et les mœurs toulonnaises, recueillis et arrangés par Henseling*.

MARIETON. — *La terre provençale*. Paris, 1890.

MÉRY. — *Chroniques de Provence*. Marseille, 1837.

MISTRAL. — *Armana Prouvençau*.

— *Mé Mori et raconte*.

— *Mireille*.

— *Le Trésor du Félibrige*.

PATOUT (M.-R.). — *Abrégé des plantes médicinales croissant dans les environs de Toulon*. Toulon, 1864.

RECLUS (E.). — *Géographie de la France*.

REGUIS (J.-M.-F.). — *Synonymie provençale des champignons du Vaucluse*. Marseille, 1886.

— *La matière médicale populaire au XIX^e siècle*. Paris, 1897.

ROUMANILLE. — *Li conte prouvençau*. Avignon, 1884.

SÉBILLOT. — *Le folk-lore de France*. Paris, Doin, 1913.

— *Le paganisme contemporain chez les peuples celto-latins*. Paris, Doin, 1908.

SENES, dit LA SINSE. — *Scènes de la vie provençale*. Toulon, 1886.

— *Vieilles mœurs, vieilles coutumes*.

Table des Matières

INTRODUCTION	9
LA RACE PROVENÇALE.....	15
Origines et caractères.....	15
Croyances et préjugés.....	27
LES REMÈDES POPULAIRES.....	39
Les plantes qui guérissent.....	39
Les animaux dans la thérapeutique popu- laire	47
Remèdes divers.....	52
LA THÉRAPEUTIQUE PAR SUGGESTION.....	57
La médecine magique.....	57
La médecine religieuse, les saints guéris- seurs	68
Culte des pierres, des bois et des eaux....	75
EVOLUTION DES CROYANCES POPULAIRES.....	79
CONCLUSIONS	87
BIBLIOGRAPHIE	89



IMP. BOSC FRÈRES & RIOU

42, QUAI GAILLETON

LYON



